

LA DEMOISELLE QUAND MÊME

PAULE J. WILSOVES



Éditions du PETIT ÉCHO de la MODE, 1, rue Gazan PARIS (XIV)

Jeunes filles, Jeunes femmes...

lisez
Nouveauté

créé pour vous dans un esprit bien français

JEUNE • VIVANT • MODERNE



MODE - PATRONS
TRICOTS - ROMAN
VARIÉTÉS - REPORTAGE

CONSEILS PRATIQUES
LA MAISON - RECETTES
MENUS VARIÉS

Chaque semaine

Le PATRON-PRIME

d'un modèle toujours inédit

TOUS
LES
JEUDIS

Nouveauté

1, RUE DU
LOUVRE
PARIS

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"



414. *Anne-Marie*, par Jean Marclay.
415. *Prise au piège*, par Brada.
416. *Deux visages, un amour*, par Paul Bergh.
417. *Fleurs exotiques*, par L. de Maureilhac.
418. *La 35-45 R.J.*, par M.-A.-E. Séouzin.
419. *Le mal que fit une femme*, par L. Gestelys.
420. *Quand l'amour parle*, par M. de Crisenoy.
421. *Gilbert et l'ombre*, par Lita Guérin.
422. *Cœur fermé*, par H.-A. Dourliac.
423. *Dramatique amour*, par Louis Candray.
424. *Dolly Dollar*, par M.-M. d'Armagnac.
425. *Le manoir menacé*, par Jean de Lapeyrière.
426. *La revanche du passé*, par A. de Beaufranchet.
427. *L'Éternelle Chanson*, par Claude Chauvière.
428. *Le roman de Jo*, par Lise de Cère.
429. *L'Étrangère*, par Claude Chauvière.
430. *La gamme de « Do »*, par Marie Barrère-Affre.
431. *Beautés rivaies*, par Louis d'Arvers.
432. *L'aventure de M. Mellac*, par Dominique.
433. *Gisèle Reporter*, par Edouard de Keyser.
434. *Les deux Mariages*, par A. Cantegrive.
435. *Immortelle Jeunesse*, par Marie de Wailly.
436. *Vers l'Oasis*, par Lucienne Chantal.
437. *Sa fiancée*, par H.-A. Dourliac.
438. *La Maison du mensonge*, par R. Dombre et C. Péronnet.
439. *Ame de femme*, par Victor Féli.
440. *Le Témoignage imprévu*, par Jean Jégo.
441. *Au Petit Paris*, par Georges Beaume.
442. *Pour ne pas mourir*, par R. M. Pierazzi.
443. *Marquise de Maulgrand*, par M. Maryan.
444. *Masque et Visage*, par M. de Crisenoy.
445. *A-t-elle du Cœur?* par Esme Stuart.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection (suite.)

- 446. *Messagère de Bonheur*, par Andrée Vertiol.
- 447. *Château en Provence*, par Nany Arssy.
- 448. *Folle Jeunesse*, par H. Lauvernière.
- 449. *La Maison des Epaves*, par Françoise Cheigné.
- 450. *Soir d'Eté*, par Jean Maclère.
- 451. *Dix-sept ans*, par Ruby M. Ayres.
- 452. *Quand elle partit*, par Gabrielle Leclère-Lefèvre.
- 453. *La monnaie du bonheur*, par Coriola.
- 454. *Laquelle?* par M.-A. d'Arvor.
- 455. *L'imprudente pitié*, par Eric de Cys.
- 456. *L'Obstacle*, par Jean Rosmer.
- 457. *La force d'un serment*, M.-L. Gestelys.
- 458. *L'invisible Lady*, Th. Bernadie.
- 459. *Le Prince errant*, Jean Rosmer.
- 460. *Cœur Interdit*, Marguerite Perroy.
- 461. *Aimer deux fois*, par G. de Boissèble.
- 462. *La Rose d'Or des Fleuroy*, par Eveline Le Maître.
- 463. *Petite Lionne*, par Georges Lauza.
- 464. *La Musique du Cœur*, par Marie Barrère-Affre.
- 465. *On demande des Pensionnaires*, par Christiane Almery.
- 466. *Le Souvenir qui sépare*, par François Ressac.
- 467. *En un Manoir d'Écosse*, par Dominique.
- 468. *L'Homme dans le Noir*, par C. N. Williamson.
- 469. *La Dramatique Idylle*, par Jacques Grandchamp.
- 470. *Est-ce lui que j'aime?* par Léon Lambry.
- 471. *Ames dans la Bourrasque*, par Marthe Fiel.
- 472. *Ma nièce Audley*, par R. Lebrun.
- 473. *L'amour caché*, par Lise de Cère.
- 474. *Yolé et son Secret*, par Claude Virmonne.
- 475. *Avant le Bonheur*, par A. Raucourt et D. Ferva.
- 476. *Le Joueur de Viole*, par Françoise Le Brillet.

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : **2 francs** ; franco : **2 fr. 35.**

Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

C92837

af. 12/10
PAULE de WILSOVES

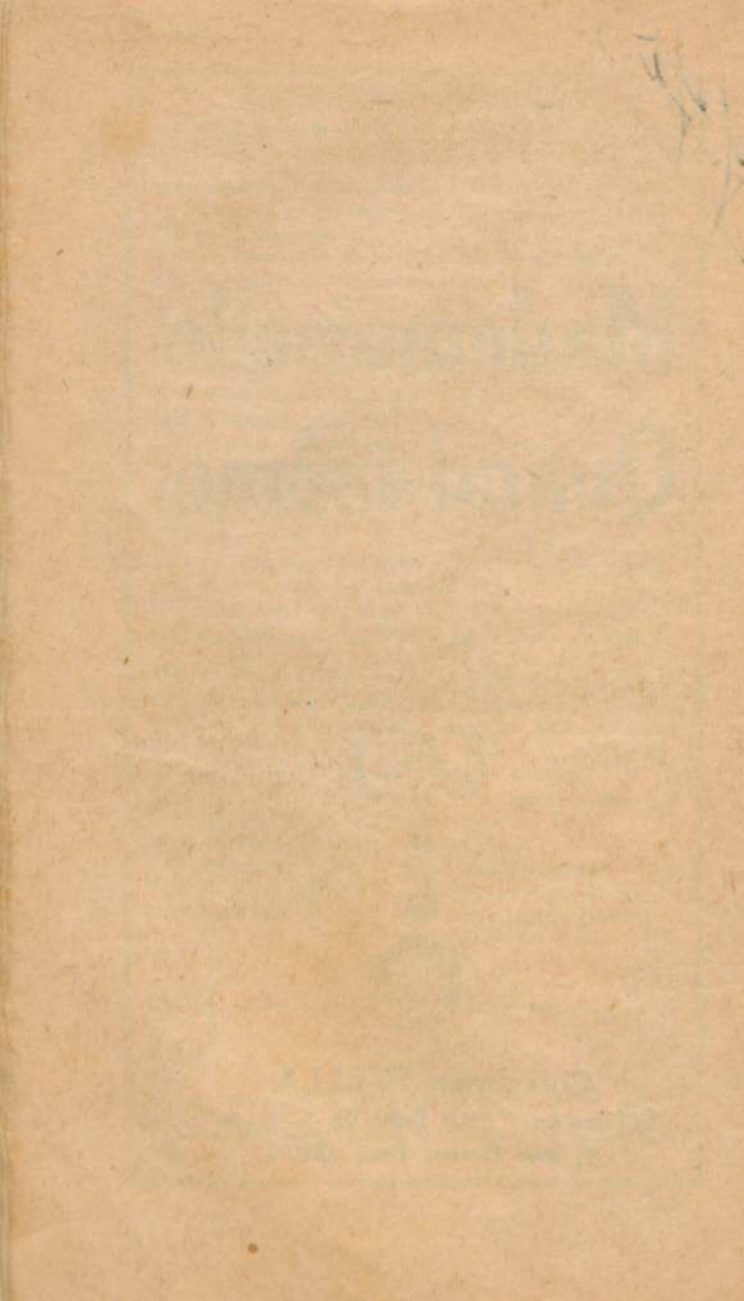
Mademoiselle Quand-même



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



af. 102

Mademoiselle Quand-même

I

LES BUREAUX DE L'ENTR'AIDE

C'est la sortie de l'étude de dix heures au lycée D...; les élèves quittent les classes, les couloirs retentissent d'appels, de joyeux éclats de voix, on se bouscule, on s'agite; les dernières victimes ou lauréates du bachot sont très entourées; on discute le texte des épreuves et les prof' ont mauvaise presse. Soudain une voix crie :

— Voilà *Quand-même*,... un ban pour *Quand-même*!

— Très chic, Josette!

— En voilà une qui n'a pas traîné en vain sur les bancs.

— Vous cherchez quelqu'un, mademoiselle Peyrat? questionne une répétitrice, se dégageant

avec peine du groupe des élèves, pour se rapprocher de la nouvelle venue.

Elle ajoute en lui tendant la main :

— Mes félicitations, Josette.

— Je désirerais être reçue, si c'est possible, dit alors M^{lle} Peyrat, par la surveillante générale.

— M^{lle} Robba, clame le chœur des premières, elle vient de monter chez elle à l'instant.

— Merci, fait Josette, souriante, tandis que le couloir retentit d'un ban doublé, triplé en l'honneur de Quand-même, licenciée ès lettres du matin.

— Chère petite, entrez ! Comme je suis heureuse de vous voir et comme je suis touchée que vous veniez ainsi sans tarder m'apporter la bonne nouvelle, dit, sur le seuil de sa porte, la surveillante générale accueillant son élève.

Puis une fois ce seuil franchi :

— Venez, asseyez-vous là, que je vous regarde mieux.

Et ce disant, la très bonne, très obligeante M^{lle} Robba, relevant d'un doigt affectueux le petit menton volontaire de l'arrivante, fixa attentivement le fin visage dont les grands yeux clairs ne se dérobaient pas.

— Josette ! qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout va ! mais tout va mal !...

— Racontez, mon petit.

— C'est que... Voilà, je ne suis pas très forte

pour traiter certains sujets : ce matin j'ai fait de la Littérature, et maintenant je fais de la Réalité !

— Mais encore ?

— Mademoiselle, dit Josette très vite pour dominer son émoi, si je suis ici, c'est que vous êtes la seule personne à qui je puisse demander un conseil.

— Parlez, mon petit, allez droit au but. Que se passe-t-il et en quoi puis-je vous être utile ?

— J'aurais voulu, reprit Josette, pousser mes études jusqu'à l'agrégation ; je dois renoncer à ce projet, du moins momentanément. Papa vient de perdre sa situation chez Renault ; son traitement nous faisait vivre en grande partie et, même en usant de restrictions, nous ne pourrions exister avec les petites rentes de maman ; et d'un côté la santé de maman ne supportera pas les fatigues d'un ménage à tenir. Mélie devra donc rester à la maison pour faire le nécessaire. Vous savez, Mademoiselle, que ma sœur Amélie fait ses études de médecine. Papa, à son âge, retrouvera-t-il une place ? Il y a dix chances sur dix qu'il se heurte à l'écueil qui vient de briser sa carrière : « place aux jeunes ! »... Dans ces conditions, comme *rapport*, il reste moi...

— C'est beaucoup, chère petite.

— Ce n'est pas lourd ! Quarante-cinq kilos, et toute habillée, encore... Les données du pro-

blème sont celles-ci, Mademoiselle, à vous de trouver la solution : je suis nulle en math. Etant donné une part qui ne peut être augmentée et suffisant à peine à faire vivre quatre individus, comment augmenter d'un quart la part de trois unités ou individus? *Réponse* : En supprimant un quart de la dépense, soit un individu sur les quatre, c'est-à-dire en me supprimant personnellement !... C'est clair.

— Josette !

Un frais éclat de rire vint atténuer ce que la solution trouvée pouvait avoir d'équivoque.

— Oh ! Mademoiselle, supprimer dans ce cas ne veut dire que disparaître, m'éloigner... Il faut que je trouve un emploi où je serai logée, nourrie, défrayée de tout ou presque tout mon entretien, afin de pouvoir donner à mes trois, non seulement la part que je prends en ce moment sur le budget, mais que ce budget soit grossi et alimenté par moi. Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ?

— Je pense que vous êtes une bonne fille, et que je vais m'employer de tout mon cœur à vous aider.

« Ce n'est pas dans l'administration qu'il vous faut chercher une place, ce serait long, et vous devriez vous loger et vous entretenir ; puis il y a la concurrence, il faudrait postuler ; les cadres sont remplis et votre licence handicapée par le trop grand nombre de postulantes. Que pense-

riez-vous d'un emploi où vous vivriez dans une famille comme institutrice? »

— J'accepterai volontiers si ce n'est pas à l'étranger; je ne quitterai pas la France tant que mes parents vivront.

— Je comprends ce sentiment et il vous honore! Reste la *province*.

Josette eut un geste gamin de porter la main à sa chevelure blonde et bouclée naturellement à ravir.

— Et ma permanente! et mes robes courtes... et miss Quand-même!

M^{lle} Robba se mit à rire, elle aussi.

— Vous pourrez difficilement changer la nature et la couleur de vos cheveux; vous les laisserez pousser et les coifferez en bandeaux; vous allongerez vos robes, vous tiendrez miss Quand-même sous clef — mais je crois que c'est là une solution.

— Il n'y a pas de doute possible, Mademoiselle, répondit Josette, c'est la seule à envisager! (Et ce fut dit sur un ton de contrebasse d'un haut comique.) Et, maintenant, comment passer du désir à la réalité? Remarquez bien, Mademoiselle, avec quelle franchise et quelle logique je n'ai pas employé le mot « rêve »!

— Oui, chère petite, oui, je vous tiens pour si raisonnable et si vaillante. Attendez..., je passe un coup de téléphone, vous permettez? Elysée 77-84... Allô... M^{me} Dumesnil est-elle là?

Ici M^{lle} Robba; ah! c'est vous, chère enfant: vous êtes à l'Œuvre jusqu'à seize heures cet après-midi? C'est un heureux hasard! Puis-je vous demander de recevoir une jeune fille? Il faut lui trouver un nid..., vous comprenez ce que je demande? le plus près de l'impossible...; je tiens à cette enfant comme j'ai tenu, comme je tiens encore à vous... parfait..., merci.

« M^{me} Dumesnil est une ancienne élève d'ici, une de mes « plantes greffées ». J'ai eu de tout temps des plantes de prédilection. Et maintenant, mon petit, filez au métro, rentrez chez vous et soyez à seize heures tapant à l'Entr'aide d'où vous me téléphonerez pour me dire ce qui en sera de la démarche. Mais j'y pense, vos parents consentiront-ils à votre départ?

— Papa et manan, en pensant à Amélie, y consentiront. C'est le seul moyen d'assurer la continuation des études de ma sœur; Mélie, en pensant à papa et à maman, fera elle aussi son sacrifice.

M^{lle} Robba attira vers elle la toute petite Josette dont la tête charmante arrivait exactement à la hauteur de son épaule.

— Bon courage, petite, emmenez Quand-même, elle vous sera peut-être de quelque secours.

.....

Sur la porte de l'Entr'aide on lit cette invi-

tation : « Entrez sans frapper. » Cette porte donne accès dans une très grande pièce sommairement meublée; des paravents y ménagent des coins isolés; l'atmosphère est un peu celle d'un confessionnal. Dès le seuil franchi, le cœur se serre involontairement; on tourne son regard vers la porte d'entrée en pensant que, heureusement, la même porte sera aussi celle de la sortie.

Lorsque, sur l'invitation d'entrer sans frapper, Josette poussa la porte, l'obscurité de la pièce la surprit; le silence l'impressionna et force lui fut d'appeler à son secours Quand-même pour recevoir d'elle le courage d'avancer.

Sans se déranger de sa place — Josette, si menue dans son tailleur gris, avait si peu d'importance ! — une employée questionna, lointaine :

— Vous désirez, Mademoiselle ?

Josette s'était rapprochée.

— Si c'est pour une place, continua l'aimable intermédiaire, vous pourrez remplir une des fiches que vous voyez sur cette table.

— Je désire voir M^{me} Dumesnil, je désire lui parler personnellement. Je suis annoncée par M^{lle} Robba qui a téléphoné...

— Mademoiselle Peyrat ? interrompit à ce moment une femme âgée en s'avancant vers Josette et lui adressant un bon sourire. M^{me} Dumesnil est dans son bureau, elle reçoit quelqu'un, mais elle va s'occuper de vous recevoir et m'a priée de vous faire patienter. Je suis

sa secrétaire, venez donc par ici, vous me direz ce que vous désirez trouver. Je suis au courant de toutes les demandes qui nous sont adressées, je pourrai vous faire consulter nos fiches; ce sera une avance, et je sais que M^{me} Dumestuil tient à vous bien caser.

Et la main blanche et grasse aux doigts chargés de bagues se mit à remuer les cartons d'un fichier posé sur une table.

Josette s'était assise.

— Pas à l'étranger?

— Pour le moment du moins, non, Madame.

— Voyons en province; ah! tenez, ceci : « Famille bonne bourgeoisie cherche gouvernante, institutrice diplômée, parlant anglais, pour quatre enfants, dont deux à instruire, deux à surveiller. Coucherait dans la chambre des aînés, devrait faire un peu de ménage et de savonnage. Gages à débattre, maximum six cents francs mensuels. »

Josette rougit.

— Je ne cherche pas, dit-elle simplement, une place de bonne à tout faire.

— Et ceci : « N° 1675. — « Jeune femme cherche une personne de son âge et de son éducation (vingt-neuf ans, ancienne élève du Sacré-Cœur) pour partager avec elle la vie de famille à la campagne et en accepter les charges de travail nécessitées par quatre bébés. »

— Cela me plaît mieux. C'est franc, il y a là

l'espoir d'une participation qui n'irait pas sans quelque sympathie, mais qui doit exclure aussi toute probabilité d'une rémunération.

— En effet, cette fiche est dans le classement au pair; je vous prie de m'excuser, Mademoiselle.

La porte d'entrée s'ouvre, une ombre pénètre dans le bureau; c'est une jeune fille,... une autre, à qui on va proposer pour un morceau de pain de donner le meilleur d'elle-même. Josette a envie de se lever, de prendre par la main cette sœur inconnue et de l'entraîner loin d'ici, vers la lumière, vers la liberté...

Mais trois visages, tout comme sur l'écran, surgissent en gros plan devant le regard de Josette. Comme leurs yeux sont remplis d'angoisse ! Elle ne les a donc jamais bien regardés, puisqu'elle ne les a jamais vus ainsi !...

Alors Josette se penche et écoute la voix sans timbre qui propose : « Un père de famille cherche personne âgée... »

Éclat de rire frais qui résonne étrangement dans le silence si lourd pourtant à émouvoir de la sombre pièce.

— Madame, j'aurai vingt ans le mois prochain !...

Au même instant M^{me} Dumesnil apparaît dans la salle, reconduisant un homme jeune et de grande allure qui se sépare d'elle après lui avoir baisé la main.

La secrétaire et Josette sont déjà sur le passage de la présidente.

— Mademoiselle Peyrat? questionne la directrice de l'Entr'aide avec un sourire qui va droit au cœur de Josette, veuillez me suivre.

Voilà Josette dans le bureau directorial; ici tout est clair, tout est net, accueillant, reposant, il y a des fleurs dans des vases de cristal. La directrice elle-même est bonne et compréhensible, cela se lit dans le regard de beaux yeux qui fixent Josette et font l'inventaire de sa petite personne; cela se voit dans le sourire si jeune, si charmant qui suit l'examen et l'approuve.

— Vous avez de la chance, mademoiselle Peyrat, Josette dite « Quand-même »...

— Comment, vous savez! fait Josette, interloquée...

— Si je sais! mais Robba a déjeuné avec moi; elle craignait bien trop, la chère créature, que je ne prenne pas à cœur votre candidature! Bachelière! licenciée^e ès lettres, parle trois langues, et si bonne fille, si courageuse, jamais abattue, miss Quand-même, quoi!... Alors je répète avec joie: vous avez de la chance! je n'avais rien pour vous dans la liste où figurent la bêtise, la malhonnêteté, l'égoïsme de ceux qui entendent tirer profit de la détresse, de la misère, lorsque j'ai reçu avant votre visite celle du mari d'une amie d'enfance très chère, morte

il y a deux ans, laissant deux adorables fillettes qui vivent en province sous la tutelle d'une aïeule maternelle de vieille noblesse, aux vieux principes, aux vieilles traditions, tout ce que vous pouvez imaginer de retardataire et d'inflexible. Pour aérer l'atmosphère où ses enfants sont contraintes de vivre, M. Langlade, jeune député, cherche un élément jeune qui consentirait à s'allier, sans trop en souffrir, à tant de vétusté ancestrale. Qu'en pensez-vous, ô Juvena !...

Josette prit spontanément la main qui se tendait vers elle. D'un geste infiniment gracieux et qui traduisait sa pensée mieux que des mots, elle la porta à ses lèvres.

— Des enfants orphelins, je les aimerai, dit-elle, et vous avez aimé leur mère; elles ne sont pas des étrangères...

— Il y a la grand'mère !

— J'adorais la mienne...

— Il y a la campagne, la rase campagne sans voisins, sans distractions...

— Je ne me souviens pas de m'être ennuyée un seul jour chez grand'mère; c'est si joli à regarder un vrai jardin, de vrais champs, de vrais arbres, de vraies prairies !...

— Vous aurez mieux, vous aurez les Pyrénées, la mer, le beau, l'unique pays basque. M^{me} de Valandré habite près d'Hasparren et M. Langlade possède une villa à Hosségor, en pleine Landes, au bord de l'Océan !

Josette était toute rose d'émotion.

— Enfin, continua M^{me} Dumesnil, puisque je pensais à vous en écoutant M. Langlade, lorsqu'il m'a chargée de fixer moi-même les honoraires de la jeune fille qui consentirait à accepter la mission dont il la charge, je crois avoir bien fait, vu vos titres universitaires, en fixant vos honoraires à quinze cents francs par mois; acceptez-vous? Je me hâte d'ajouter, pour vous mettre à l'aise, que ce sont là honoraires de « chauffeur non nourri ». Allons! souriez, petite fille, cette question est secondaire aux yeux de mon ami et soyez assurée qu'il se tiendra toujours pour votre obligé et que vous serez traitée chez lui non en salariée, mais en alliée. Seulement...

— Ah! fit Josette qui s'était levée et retomba assise, les jambes fauchées, il y a un seulement! C'était trop beau...

— Seulement il faudrait partir cette semaine...

— Ah! que vous m'avez fait peur! Mais je peux partir demain, si c'était nécessaire; vous n' imaginez pas, Madame, à quel point je suis heureuse... Mes chers vieux! Papa va pouvoir se reposer! je donnerai au ménage ce qu'il apportait lui-même!

Et les beaux yeux clairs de Josette tout em-
bués de larmes se fixaient avec gratitude sur sa bienfaitrice.

Celle-ci consulta sa montre.

— On a tout juste le temps, dit-elle; Josette, je vous enlève; je signe le courrier, vous téléphonez à Robba, j'ai rendez-vous pris avec M. Langlade chez Poiré et Blanche, je vais vous présenter.

— Dans cet état?

— Vous êtes charmante. Vous pourriez changer de robe, mais vous ne changerez pas votre honnête et bon petit visage, et c'est lui seul qui sera retenu par ce papa en peine de ses filles et qui attend ma réponse avec impatience.

« Ah ! autre chose : demain mardi venez me prendre et nous aviserons ensemble au plus pressé en vue de votre départ. Voici déjà dans cette enveloppe votre première mensualité qui vous est remise à titre de compensation pour les frais occasionnés par votre changement de vie, et, dans cette autre enveloppe, les frais de votre voyage. »

— Oh ! murmura Josette, les mains jointes; mais c'est un conte de fées !...

La présentation fut empreinte de cordialité du côté de M. Langlade et de simplicité de celui de Josette; l'aspect enfantin de M^{lle} Peyrat effraya un peu le jeune père.

— Je vais avoir vingt ans, Monsieur, se défendit Josette, c'est déjà un grand âge.

— Mademoiselle, répondit M. Langlade, je dois en conscience vous poser une question.

— Faites, Monsieur.

— M^{me} Dumesnil vous a-t-elle parlé des conditions morales et matérielles dans lesquelles vous allez vivre ?

— M^{me} Dumesnil m'a parlé de vie à la campagne que j'aime, de solitude que je ne redoute pas, d'une grand'mère et de deux petites filles sans maman vers lesquelles mon cœur se penche déjà.

M. Langlade s'inclina.

— Merci, Mademoiselle, dit-il simplement.

Puis il reprit sur un ton raffermi et presque joyeux :

— Mademoiselle la licenciée ès lettres, vous avez dû lire autrefois le conte de la Belle au bois dormant ?

— Lu et relu, Monsieur.

— Eh bien ! imaginez que vous arriviez au château au moment du réveil : Mai 1936 !... Cent ans de recul, que dis-je ? plus de cent ans sont entre vous et ceux qui viennent de s'éveiller ! Sachez, Mademoiselle, que le beau château de ma belle-mère n'a pas de chauffage central, qu'on brûle arbre après arbre de la forêt patrimoniale dans ses hautes et larges cheminées.

Josette battit des mains :

— Des feux de bois ! je les aime tant, c'est si joli !

— Et ça chauffe si mal ! Et, continua M. Langlade, on s'éclaire à la bougie, les lampes y sont à l'huile ; pas d'eau courante : deux puits,

une fontaine, un ruisseau même appelé rivière.

— Plus que le nécessaire pour établir une piscine où apprendre la natation à mes élèves !...

— Arrêtez, Mademoiselle, vous me donnez le frisson, car si la maison est dépourvue de confort, mais peut, elle, se transformer et s'adapter aux exigences et aux nécessités de l'heure présente, il faut renoncer à tout espoir dans cet ordre de transformations possibles quant à la dame de céans.

« M^{me} de Valandré en est restée aux principes, à l'hygiène de sa jeunesse et de sa caste; notez son grand âge : c'est la grand'mère de ma femme, la bisaïeule de mes filles, et quand vous verrez ces dernières, vous vous rendrez compte de ce que j'avance au point de vue retard sur notre temps. Mon intention bien arrêtée, du moins en ce qui concerne mes filles, est de réagir contre cet étouffement, ces emmaillotages de deux êtres qui, telles des plantes cultivées en serre chaude, s'étiolent dans une atmosphère calfeutrée, irrespirable; c'est pourquoi j'ai demandé à M^{me} Dumesnil, notre amie, de chercher autour d'elle un être *jeune* ! Elle l'a trouvé, je lui en dis merci et je pose à cette jeunesse la question très nette : Vous sentez-vous le courage, je ne dis pas la puissance, c'est l'apanage naturel de votre âge, d'être le courant d'air qui va, en ouvrant portes et fenê-

tres, vivifier l'atmosphère? Voulez-vous devenir l'animatrice de ces êtres vivant en marge du temps, au bénéfice de deux toutes petites filles.

— J'essaierai, répondit loyalement Josette, et si je me sens soutenue et encouragée dans ma volonté et dans mes efforts, j'espère arriver... On ne m'appelle pas en vain miss Quand-même.

— Dans ce cas, conclut M. Langlade, pour vous seconder, vous soutenir, vous encourager, comptez sur moi; je ne faisais à Valandré que de courtes apparitions, j'y prendrai mes *week-ends*, désormais : à nous deux, miss Quand-même.

Josette demanda que M. Langlade voulût bien se rencontrer le lendemain avec son père.

— Cette visite, dit-elle gentiment, rassurera certainement papa sur le sort de sa fille.

Huit jours après Josette commençait son Journal.

II

L'ARRIVÉE

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE VALANDRE

Ce 3 mai 1936.

A toi Mélie je dédie ce petit cahier. En te quittant, j'ai promis de t'écrire presque tous les

jours; je le ferai aussi régulièrement que je le pourrai.

Et d'abord prenons les choses par leur commencement. C'est-à-dire à mon départ, pour continuer par mon arrivée ici. Je ne peux pas te parler de mon chagrin de vous avoir quittés, je n'ai jamais su traduire mes impressions profondes, celles qui me bouleversent, je passe donc sous silence l'heure qui suivit notre séparation, c'est mieux ainsi. Je redeviens moi-même aux environs de Vierzon; vraiment, on ne pouvait me demander plus. Ce n'est qu'à ce moment que je songeai à m'installer pour la nuit, et je jetai un coup d'œil sur mes compagnons de route.

Tous paraissaient sommeiller, en apparence; en tout cas, ils avaient bien perdu conscience du « décorum » et il ne fallut rien moins que leurs poses abandonnées et égoïstes, oui, je maintiens le mot « égoïstes », pour réveiller dans ma cervelle ce diabolin moitié fou que notre père aimait à taquiner « chez nous ». Ah ! petite sœur, quel joli mot : « chez nous ! », c'est comme une caresse qui par les lèvres va droit au cœur.

Je me glissai avec force précautions jusqu'au coin que M. Langlade, plus expérimenté que nous tous en fait de voyages, avait heureusement retenu pour moi; une fort respectable dame, gênée elle-même par un non moins respectable

Monsieur qui, inconsciemment, je veux le croire, occupait en long la moitié de la banquette, diminuait à son tour de beaucoup l'espace à moi réservé... Je n'avais pas sommeil, et mon âme étant pleine de mansuétude, je laissai mon envahissante voisine crouler sur mon épaule,... et je me mis à penser à vous.

Je vous revoyais, père et toi, réconfortés par la présence de M. Langlade, de M^{lle} Robba et de M^{mo} Dumesnil, vous séparer de ces bons amis et reprendre le métro, et je vous devançais à la maison. Voici le tableau, tu me diras si je me suis trompée de beaucoup :

Mère était assise près de la fenêtre ouverte, sa belle tête penchée; elle regardait le ciel; malgré l'heure assez avancée, elle n'avait pas éclairé le petit salon où elle se tenait : il faisait assez clair pour ce qu'elle avait à faire ! Vous êtes entrés et *Miltou* a couru vous flairer... et a gémé doucement comme pour vous dire : « Où est-elle ? » Tu l'as si bien compris ainsi, Mélie, que tu as pris la petite bête dans tes bras pour la caresser. Sans dire un mot, père vous a embrassées, maman et toi, et s'en est allé travailler dans son bureau, oubliant lui aussi d'y faire de la lumière ! Lorsque mère t'a quittée, elle a seulement dit : « Elle arrive aux Aubrais. », et c'était une chose bien simple, n'est-ce pas, mais qui a suffi à vous jeter dans les bras l'une de l'autre et à vous faire éclater

en sanglots; et je vous entendais si bien, que moi aussi je me suis mise à pleurer, ce qui secouait très fort la dame respectable, mais ne la réveillait pas. Enfin, pour la seconde fois j'ai repris ce que j'appelle la « normale » et je me suis promis de ne penser qu'à des choses gaies, par exemple à la sensationnelle découverte que je dois faire un jour. Je pense pour ton honneur que tu n'as pas oublié les jours heureux de notre adolescence aux Palays, nos confidences du soir dans notre tour et qui, pour la plupart, commençaient ainsi : « Alors, Mélie, j'ouvris le coffre?, ne me demande pas quel coffre, ce serait trop ingrat... Le coffre découvert dans le souterrain et qui devait nous faire si riches, si nous arrivions à l'ouvrir. Mais voilà..., la serrure avait son secret, elle aussi !

Avec ces idées roses une toute petite raie d'or souligna l'horizon : c'était le jour ! Reprise générale de la civilisation... Qui de rentrer ses jambes, qui de se redresser. C'est très curieux le réveil d'un train; si j'avais le temps, je tenterais là-dessus une dissertation, cela me mènerait loin et le plus intéressant reste à dire.

M^{me} Dumesnil m'avait avertie, de la part de M. Langladé, qu'un chauffeur du garage où est remise sa propre voiture serait à la gare de Bayonne et se mettrait à ma disposition pour me conduire à Valandré; à peine descendue de mon compartiment, je vis s'avancer vers moi un

et des mousses dorées; à papa et à maman je dirai toujours que je suis heureuse, lors même que cela ne serait pas, à toi seule, Mélie, je dirai toujours la réalité.

Mais que je reprenne mon récit. Au bruit de la voiture, une porte s'ouvrit et un très vieux, très beau, très stylé maître d'hôtel, homme de confiance, majordome, tout ce que tu voudras, dans le genre de nos grands serviteurs de la Comédie-Française : Leloir, Laugier, etc., descendit les marches, s'inclina légèrement pour me saluer et nous présenter les regrets de M^{me} la Marquise de ne pas nous recevoir elle-même, mais elle en était empêchée, étant souffrante.

Prétextant l'heure avancée pour rentrer avant la nuit à Bayonne, mon conducteur esquiva le goûter qu'on lui dît être servi et me tendit la main si pathétiquement qu'il m'en vint une grande envie de rire. Mais ce n'était pas le moment : du haut du perron, Thomas surveillait nos adieux.

— Si Mademoiselle veut monter chez elle, j'appellerai Catherine, on dit Kadicha en basque. Mademoiselle se rafraîchira, puis je viendrai prendre Mademoiselle pour la conduire chez M^{me} la Marquise.

Cela fut dit avec un ton paternel, affectueux, quelque chose de si doux et de si inattendu que j'en fus remuée.

— Appelez Kadicha, dis-je, je ne demande

homme très élégant qui me salua par mon nom.

— Mademoiselle Peyrat?

— Elle-même, Moi sieur...?

— Le Bardle, ami et cousin de Pierre Langlade, lequel m'a téléphoné hier au soir votre arrivée et m'a confié la mission de vous escorter jusqu'à Valandré après vous avoir pilotée dans notre bonne ville de Bayonne, au cas où vous voudriez faire quelques achats.

J'ai remercié en mon cœur mon protecteur et de vive voix le sien cousin en l'assurant que j'avais grande hâte d'être arrivée à destination.

— Connaissez-vous le pays basque? Connaissez-vous le château de Valandré?

— Je sors de l'avenue Trudaine que j'habite depuis plus de douze ans; avant Paris je n'ai connu que l'Aquitaine.

— Avez-vous des dispositions très nettes pour l'oraison? pour la retraite fermée?

Tout ceci était dit en s'occupant de mes bagages, puis en m'installant dans une magnifique *Voisin*. Sur ma réponse très négative en ce qui concerne du moins la retraite, mon compagnon s'écria :

— Je vais vous conduire à Valandré par Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, le pays basque, Arnaga...

— L'Arnaga de Rostand? fis-je, toute remuée.

— L'Arnaga qui fut sienne, oui,... et Cambo, et...

— Mais arriverons-nous à Valandré aujourd'hui? questionnai-je, inquiète.

— Soyez sans inquiétude, nous y arriverons toujours trop tôt. Je me dois en conscience de vous faire respirer notre pays admirable avant d'aller vous enterrer dans les oubliettes de Valandré.

Et nous avons fait la plus délicieuse école buissonnière qu'il soit possible de faire. Déjeuner à Biarritz, puis la côte basque jusqu'à Hendaye, et de là le pays basque, Ascain, Cambo; une randonnée de rêve; vers quatre heures, nous arrivions à Hasparren et bientôt à Valandré.

J'avoue que mon cœur battait très fort lorsque M. Le Bardle, me désignant des tourelles perdues dans une futaie magnifique, me dit : « C'est là ! » et me demanda si comiquement : « Faut-il avancer ? »

J'ai répondu, comme tu le penses, par un « Comment donc ! » très énergique; et pourtant je me demandais, en apercevant la façade de la maison au bout d'une avenue de chênes : « Quelle vie m'attend là ? » Il faudra qu'elle soit bien impossible pour que j'y renonce, puisque de ma présence ici doit découler votre bien-être ! Tu sais nos conventions, elles m'étaient présentes à l'esprit lorsque nous nous arrêtaâmes devant un beau perron aux pierres rongées par du lichen

pas mieux que me reposer un peu et changer de robe; j'ai voyagé toute la nuit et suis en voiture depuis mon arrivée à Bayonne!

— C'est jeune! affirma M. Thomas, ça ne se rend pas compte.

Et je conclus que ce jugement était rendu sur M. Le Bardle, probablement.

Des cheveux noirs en bandeaux encadrant un visage de vierge espagnole, de toute la curiosité visible dans de grands yeux, Kadicha me contemple.

— C'est ma petite-fille, me confie M. Thomas avec quelque fierté, elle est femme de chambre auprès de ces demoiselles.

Après un sourire échangé entre nous, je suis Kadicha qui me conduit chez moi.

A demain, petite sœur, ma réception par M^{me} la Marquise; mais que je t'assure déjà, cela a très bien marché.

4 mai.

La Marquise. — Une très grande pièce aux rideaux sombres, une cheminée monumentale où, nuit et jour, brûle un feu de bois; un lit à colonnes qui sort de l'ombre de lourdes draperies et qui a des allures d'autel, car pour y accéder il faut franchir trois marches recouvertes de tapis. Face à la porte d'entrée, deux fenêtres sans voilage aucun, dans lesquelles la Rhune met le décor splendide de sa silhouette; la Rhune, le ciel bleu, unie en sa profondeur,

en sa lumière, je ne vois d'abord rien d'autre que lui.

Près d'une de ces fenêtres est placée une bergère entourée de tables de toutes les dimensions; dans cette bergère est assise la marquise de Valandré.

Lorsque Thomas eut poussé la double porte matelassée qui isole cette pièce, ou mieux ce sanctuaire, du reste de la maison, mon cœur battait bien vite, Mélie, et sais-tu ce qui l'a rassuré, ce petit cœur inquiet?... la voix de Thomas, quand il a, dans le grand silence de la pièce, jeté mon nom : « M^{lle} Peyrat ». Il y avait dans son accent une telle douceur : c'était presque comme une offrande; il doit avoir cette intonation-là, cher vieux serviteur, lorsqu'il présente sur un plateau d'argent le consommé qu'il sait parfait : « buvez, cela vous fera du bien ». Tout aussi clairement sa présentation voulait dire : « C'est une toute petite fille, il ne faut pas l'effaroucher ! »

La marquise — et quelle marquise fut jamais plus digne de ce nom ! — a daigné lever sur nous son face-à-main, qui, je dois le dire, est retombé aussitôt dans un geste de stupeur, tandis qu'une voix chaude s'élevait pour protester :

— Mais je ne suis pas une nurse pour qu'on m'envoie encore une enfant à garder ! Thomas, vous n'avez pas au moins fait descendre les bagages de cette pensionnaire !

Thomas a rougi, sans doute parce que moi je pâlisais.

— M^{lle} Peyrat est installée dans l'appartement de ces demoiselles, ainsi que M^{me} la Marquise m'en a donné l'ordre.

Puis il m'a poussée en avant et s'est retiré avec une solennité qui voulait protester évidemment contre l'accueil peu courtois qui m'était fait.

J'ai courageusement traversé la pièce; je regardais la Rhune et des roses admirables posées sur un guéridon auprès de la bergère; je regardais aussi cette femme si belle qui, elle, ne semblait pas me voir; elle était vêtue d'une robe de soie gris argent; une dentelle recouvrait ses cheveux blancs admirables; ses mains très longues, très blanches, aux veines saillantes, reposaient sur ses genoux. Je ne pouvais voir ses yeux, car elle détournait ostensiblement la tête, mais l'ensemble était si beau que mon admiration chassait ma crainte et que, arrivée à la hauteur du ravissant « pastel », je ne sus comment je trouvai le courage de dire :

— La pensionnaire, Madame, fera tous ses efforts pour mériter votre confiance et vous offre de tout son cœur la bonne volonté de ses vingt ans !

Les yeux sombres se fixèrent sur moi; qu'ils étaient beaux... mais si durs aussi !

— Vingt ans, ma toute belle, et venir vous

enterrer dans nos bois?... Que je vous regarde mieux. Vous avez nom...?

— Josette.

— Et vous êtes réellement sortie de l'école?

— Très récemment, c'est vrai, Madame, mais de l'école supérieure, répondis-je en riant.

— Allons, dit la marquise, puisque vous tenez à être prise pour une dame, causons ! Voulez-vous prendre cette chaise et venir à confesse ?

Et alors, Mélie, commença entre cette femme inouïe et moi la plus amusante, la plus cocasse, la plus inattendue des conversations qui eut pour résultat, bien que menée si étrangement, de faire opérer, par le juge d'instruction qu'était devenue mon interlocutrice, la plus complète visite domiciliaire ; en quelques minutes j'étais retournée comme un gant, examinée sur toutes les coutures. Le tout se termina par cette question inattendue :

— Aimez-vous le millas ?

— Le quoi ? Madame, excusez-moi, je ne comprends pas.

— Qu'on vous demande si vous aimez le pain de maïs ?

— Je n'en ai jamais mangé, Madame.

— Je m'en doutais !... Alors le désastre est complet. Voulez-vous sonner, continua-t-elle, et prier Thomas d'aller chercher mes petites-filles. J'espère que ces enfants ne vont pas vous prendre pour une compagne de jeu !

Les infantes. — Deux infantes descendues de leur cadre, elles sont entrées en se donnant la main, revêtues toutes deux de robes de faille gris argent à corselet, retombant sur les petits pieds chaussés de velours gris et garnies aux poignets et à l'encolure de très belles dentelles; le tout, me confia Kadicha, pour leur présentation à Mademoiselle, car à l'ordinaire elles portent des robes de lainage gris de la même forme et de la même longueur, hélas ! Délicieusement coiffées : l'aînée, Annie, huit ans, des tresses brunes roulées en macarons au-dessus de l'oreille; la seconde, Renée, cinq ans, à la Jeanne-d'Arc, ses boucles blondes retombant sur son cou; elles restaient silencieuses, fixant sur moi des yeux qui interrogeaient. Je leur ai souri; la marquise a fait les présentations :

— Mes petites-filles : Annie, Renée.

A l'énoncé de leur nom chaque infante a plongé dans une révérence qui arrondissait autour de la taille mince l'étoffe lourde et raide de sa robe.

— M^{lle} Peyrat, a repris la marquise sur le dernier mouvement des trop jolies poupées, et j'ai tendu mes mains dans lesquelles sont venues se blottir deux menottes bien douces.

— Maintenant, allez montrer vos livres à M^{lle} Peyrat; je ne vous verrai pas ce soir, je suis trop fatiguée; envoyez-moi Mirencu.

C'était notre congé; nous sommes sorties de la chambre; sur le palier, Kadicha nous attendait.

— Venez vite enlever vos belles robes, vous pourrez jouer plus à votre aise avec Mademoiselle.

Annie ne quittait pas ma main.

— Laissez partir Renée, me dit-elle, moi je sais me déshabiller toute seule, venez dans votre chambre, je vous aiderai à défaire votre malle.

Kadicha allait disparaître dans l'immense corridor qui s'ouvrait devant nous lorsque, espiègle, rieuse, Renée se retourna vers nous et me jeta ces mots stupéfiants :

— Alors, c'est vous M^{me} Croquemitaine qui me fouetterez lorsque je ne serai pas sage?

Je fis mine de m'élancer à la poursuite de Kadicha et de Renée, ce qui amena de beaux éclats de rire et une course éperdue.

— Je m'appelle Josette et je ne connais que des enfants sages.

Déjà inquiète, Annie regardait du côté de la porte de l'appartement de la marquise.

— C'est un bébé, dit-elle, en parlant de Renée. Kadicha avait dit que vous étiez très vieille, très méchante; ne restons pas ici, il ne faut jamais faire de bruit devant chez grand'mère.

Dans sa chambre, la chère petite fille a hésité un moment avant d'enlever sa robe de cérémonie.

— Je songe, a-t-elle dit, pensive, que ce serait

mieux de rester en toilette pour dîner avec vous ce soir !...

Et en disant cela elle avait l'air tellement soucieuse, tellement préoccupée de faire pour le mieux, que je n'ai pu résister au désir de la prendre dans mes bras et de l'embrasser; elle est si jolie, mon infante ! Elle a un front un peu haut peut-être, le front de son père, des yeux semblables à ceux de sa mère sans doute, puisqu'ils ressemblent tellement à ceux de son aïeule, avec cette différence qu'ils ont une expression de douceur, quelque chose de douloureux aussi, comme un étonnement perpétuel tellement étrange chez une enfant de son âge; elle a une toute petite bouche et des dents superbes, un air de grâce enfantine sans joie, si je puis m'exprimer ainsi, tout le contraire de Renée dont le minois encore imprécis respire la gaiété.

J'ai accepté l'offre d'Annie de m'aider à défaire ma malle; elle m'en a remerciée comme si c'était une faveur exceptionnelle.

Kadicha a fait dîner Renée dans le petit salon des enfants; c'est une pièce charmante avec porte-fenêtre donnant sur une terrasse tout à l'opposé, quoique au même étage, de l'appartement de M^{me} de Valandré. On a vue sur le panorama unique de Cambo et de la Rhune; je me propose d'en faire notre salle de travail.

Quand je suis descendue pour dîner dans

l'immense salle à manger, j'ai trouvé Annie debout à côté d'une bien haute, bien grande et lourde chaise au bout de la table, et j'ai compris pourquoi, dès ce premier repas, la chère petite fille avait tenu à rester revêtue de sa robe de cérémonie...

Tu te souviens de ce film qui nous avait ravies : Le Petit Lord Fauntleroy ? C'est ici le même décor, somptueux, écrasant pour une si frêle créature, le luxe du linge, de l'argenterie, des cristaux qu'un luminaire de bougies dans des candélabres d'argent met en valeur, laissant dans l'ombre les boiseries, les tentures, les crédences des buffets armoriés et fastueux ; éclairée ainsi dans sa robe argentée, si grave, si douce et si menue, mon infante était attendrissante. Thomas, en habit, servait le repas ; j'ai réellement eu froid au cœur à la pensée que les autres soirs Annie prenait seule son repas dans un tel cadre, une telle atmosphère glacée, et je me suis promis qu'elle et moi ne tarderions pas à désertier la trop somptueuse salle à manger pour un endroit en vérité plus intime, plus familier.

Je t'ai dit que j'avais ma chambre à côté de celle des enfants ; je laisse la porte ouverte entre elles et moi. Deux fois dans la soirée j'avais entendu Annie s'agiter dans son lit pendant que je t'écrivais ; je suis allée près d'elle :

— Vous n'avez pas sommeil, Annie ?

— Non, votre lumière m'empêche de dormir.

— Je vais l'éteindre, dans ce cas.

— Non... A qui écrivez-vous?

— A ma sœur.

— Elle est grande, votre sœur?

— Oui, plus grande que moi.

— Vous l'aimez beaucoup?

— Beaucoup, Annie, on aime toujours une sœur.

— Moi, a dit alors la chère petite en laissant retomber sa tête sur l'oreiller, je n'aimais que maman.

— Et votre papa, Annie ! Il vous aime bien, lui, c'est lui qui m'a envoyée vers vous.

— Vous croyez que papa nous aime, m'a répondu Annie avec la terrible logique des enfants; s'il nous aimait, il viendrait plus souvent nous voir.

— Il viendra bientôt, il l'a promis, et nous lui ferons une telle fête qu'il ne pensera plus qu'à revenir vers nous, croyez-moi... Bonsoir, chérie, je finis ma lettre et nous dormirons bien vite.

Quand j'ai eu fini de t'écrire, je suis revenue vers Annie; elle dormait..., une larme tremblait encore au bout de ses longs cils.

7 mai

Les serviteurs. — Après la boutade espiègle de Renée, j'ai jugé nécessaire de mettre les choses au point vis-à-vis du personnel de la

maison composé d'une même famille : Thomas, sa femme Mirencu, sa sœur Marie-Jeanne et Kadicha, leur nièce orpheline de père et de mère, élevée par Marie-Jeanne.

Je me suis donc rendue hier soir dans le petit salon-bibliothèque où Annie et moi prenons nos repas, et là j'assurai aux braves gens qui m'écoutaient dans un émoi visible que j'étais animée pour leur maîtresse, pour les enfants et pour eux des meilleurs sentiments, et que, si eux plus particulièrement voulaient bien m'assurer leur concours, nous pourrions à Valandré vivre dans une heureuse union de cœurs et de bonnes volontés.

Est-ce que tu me vois, Mélie, dans ce rôle de « frère prêcheur » ?

Ce fut Thomas qui, au nom de sa famille, me remercia de la marque de confiance que je venais de lui donner et m'assura du respect affectueux de Marie-Jeanne, de Mirencu, de Kadicha et de lui-même. Tout cela se termina par la visite du domaine de Marie-Jeanne : cuisine, office, réserve, lingerie, le tout bien digne du château des seigneurs de Valandré; devant mon admiration non simulée, je t'assure, les deux femmes éprouvaient une fierté de propriétaire assez amusante. J'eus la sensation que j'avais conquis leurs cœurs simples. Ce fut Thomas, une fois de plus, qui se fit l'interprète de tous, mais en aparté, cette fois, me croyant déjà re-

montée alors que je cherchais un livre dans la bibliothèque; je l'entendis déclarer :

— Madame a traité M^{lle} Peyrat de pensionnaire, m'est d'avis que cette pensionnaire a plus de bons sens et de cœur et de sagesse dans son petit doigt que pas mal de gens que je sais, dans toute leur personne.

— Moi, dit Kadicha, je ne m'en cache pas, je l'ai aimée dès le premier jour...

Et le mot de la fin fut celui de Marie-Jeanne :

— Thomas, dit-elle, cette enfant-là a besoin d'être fortifiée; veillez à la table et sachez ce qu'elle aime ! Il ne s'agit pas de lui faire des menus de Carême et de la nourrir de millas !... Dès demain, avisez le boucher d'Hasparren qu'il ait à repasser par ici trois fois la semaine et dites à Lucco de repeupler sa basse-cour, ses clapiers et son pigeonnier; je me perdais la main entre Madame et nos « petites » ; j'ai comme idée que ça va changer !

Tu vois, Mélie, me voici entourée de dévouements précieux; on s'apprête à me dorloter...; les braves gens !

Lucco, le jardinier, a dû avoir un écho de ma visite à l'office et Kadicha doit lui avoir parlé de ma passion pour les fleurs, car depuis hier ma chambre et notre table sont fleuries. J'ai aperçu le brave garçon occupé à retourner la terre des corbeilles de la pelouse, jusqu'à présent si dépourvue de plantes. Annie ne me

cache pas sa joie de voir Lucco faire ce travail.

— Ce sera joli, dit-elle, comme du temps de maman !

11 mai.

Installation. — Enfin je suis installée ! et tu me connais assez pour comprendre, sans que j'insiste, tout ce que cette exclamation contient de soulagement. Je formule le vœu que ce soit pour longtemps.

Je te vois sourire, tu te souviens peut-être en ce moment de nos discussions, toi prônant le charme de l'imprévu, moi celui de la stabilité, de la continuité traitée par toi de monotonie.

Chaque âme possède ainsi un désir dominant qui la différencie d'une autre; j'avais enfermé mon idée du bonheur dans ces mots : « toujours de même et toujours la même » dès ma toute petite enfance.

En fait, je souffre de tout changement; une adaptation nouvelle est chez moi toujours laborieuse et au fond toujours aussi une souffrance; il est des plantes que la transplantation fait progresser, je ne suis pas de celles-là, et si cette opération était inévitable, j' imagine qu'il faudrait qu'elle soit faite comme pour les platanes de l'avenue de la Grande-Armée, avec d'infinies et très extraordinaires précautions. Tu te souviens, Mélie, combien de fois au courant de ces stupéfiants travaux de l'agrandissement de l'avenue, nous avons souri, un peu éberluées tout de

même à la vue d'un beau platane se promenant jusqu'à son nouveau terroir, dûment enveloppé, lui et ses racines, dans un bloc de terre, de planches, de bâches ayant pour but de garantir sa partie vitale du contact de l'air. Je pensais, moi, en regardant l'étrange promeneur : le jour où il faudra inexorablement que je change de place, il ne faudra pas m'arracher, mais gentiment, comme pour cet arbre, m'enlever avec autour de mes racines un gros bloc de ma terre natale... Et pour finir, rappelle-toi, Mélie, qu'une de mes idées sur le paradis, peut-être pas théologique, certes, c'est que là nous en aurons fini avec le passager et le provisoire.

Ici, ce qui m'enchanté, c'est que tout a l'air et est en réalité définitif, plus : immuable, et il faut être Quand-même pour prétendre s'attaquer à ce bloc, à cette chose fixée, cristallisée dans le passé et y insuffler un peu de vie moderne... Avant que je ne me sois rendu compte par moi-même de l'état des choses, j'étais en droit de prétendre que mon ambition n'avait rien de téméraire : moderniser une maison, modifier un train de vie, cela n'est pas impossible, mais toucher à l'âme de cette maison quand cette âme est celle de la marquise Eulalie-Brigitte de Valandré, née de Morlange ! c'est là le téméraire. C'est là qu'on devine l'inutilité, la vanité de ses projets... Me voici donc dans un état de perplexité que tu peux imaginer facilement.

Cette femme qui est l'incarnation de mes propres tendances, qui s'est stabilisée à une époque de sa vie dans un cadre choisi par elle, dans des habitudes personnelles, trop personnelles, mais qui lui font une espèce d'armature contre l'imprévu redoutable, j'ai la prétention de l'amener à accepter le bouleversement de sa vie. C'est fou ! et si je ne pensais pas aux fillettes, je dirais : c'est coupable. Mais les infantes sont vivantes et ne peuvent demeurer plus longtemps à l'état de pastels sous verre sans en souffrir, elles ont droit à la lumière, au mouvement, à la joie de se sentir vivre.

Alors tout bien pesé, tout bien examiné, je crois avoir trouvé la solution du problème : faire la part du feu ; en la circonstance, cela équivaut à faire la part de la marquise, ne rien toucher ni à son mode de vivre, ni au cadre dans lequel elle se meut, ne pas réveiller notre Belle au pays basque dormant, mais transporter les chères petites filles hors de l'enceinte du palais endormi et les initier aux mœurs, aux coutumes du siècle qui les vit naître.

M. Langlade me donne rendez-vous à Bayonne en fin de semaine pour parler de nos projets de modernisation... Je me sens une âme de Machiavel.

15 mai.

Renée récite. Ce matin j'ai été émue jusqu'aux larmes, voici comment :

Renée récitait ces vers :

Cher petit oreiller doux et chaud sous ma tête...

Et tandis que l'enfant disait les paroles du livre, je fermais les yeux pour mieux évoquer dans ma mémoire ce souvenir d'autrefois qui, éveillé par un mot, s'élevait, grandissant, me prenant tout entière. N'as-tu jamais éprouvé cette sensation exquise du souvenir? Notre âme ne te semble-t-elle pas comme une lyre aux cordes trop sensibles qu'un mot, un parfum, la vue d'une fleur suffit à faire vibrer d'un murmure d'abord insaisissable, mais dont l'accord harmonieux s'élève, grandit et couvre tout bruit qui n'est pas le sien.

*Quand on a peur du loup, du vent, de la tem-
pête,
Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi!...*

Et je me souviens... La nuit n'est pas encore venue, mais le jour a fui. Dans notre vieille demeure toute silencieuse à cette heure, notre mère aimait qu'on n'apportât pas encore les lumières; assise près de cette petite table qui autrefois supportait nos berceaux, elle laisse glisser entre ses doigts les grains d'un chapelet; son beau front, que nous devions voir si chargé de tristesse plus tard, était alors sans nuages et

un sourire jouait sur ses lèvres si jeunes qu'il devait cependant si vite déserrer. A ses pieds nous étions assises toutes deux l'une contre l'autre, heureuses sans savoir pourquoi... de son bonheur, peut-être? Et tandis qu'elle priait, nous répétions notre leçon du lendemain :

*Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres, nus et
sans mère...*

Comme nous disions ceci à voix basse, Mélie, regardant bien la nôtre, et incrédules à ce grand malheur, comme si cela était possible de perdre sa mère, ou de n'en avoir pas. Puis la boutique d'en face allumait ses lumières et sur le mur de la salle se projetaient de grandes ombres difformes, presque fantastiques, puis le pas des passants résonnait sur le trottoir en un bruit particulièrement sonore ! Alors nos mains cherchaient celles de notre mère, elle souriait, baisait dans l'ombre sa croix d'argent, puis elle parlait, et la peur qui nous avait prises se dissipait à la voix aimée.

Depuis longtemps Renée me regardait, moitié rieuse, moitié fâchée, car, toute à mon souvenir, je n'avais pas donné de note à sa récitation; je l'embrassai et lui donnai un « très bien » qui l'enchantait. Quant à Annie, elle me dit, une fois sa sœur partie :

— Vous avez eu de la peine d'entendre Renée dire sa leçon?

— Non, mignonne, je me souvenais du temps où je récitais comme elle cette jolie poésie.

— Vous avez été petite comme Renée?...

Puis devenant toute rose devant mon sourire :

— Je sais bien que vous avez été petite, me dit-elle, mais c'est si drôle !

Voilà bien une idée que les enfants se font des grandes personnes. Moi, je me rappelle très bien avoir été persuadée que de tout temps grand'mère avait eu des cheveux blancs et que les grandes de la pension n'étaient pas des êtres comme nous, les petites. J'ai promis à Annie de lui parler quelquefois de ce temps où j'étais comme elle.

18 mai.

A Bayonne, chez Dominique. — Josette est installée à une table et paraît attendre avec impatience le visiteur qui lui a donné rendez-vous. Pierre Langlade a écrit : « Rendez-vous des diplomates, rapports et décisions samedi 18 mai, 16 heures. »

Le voici qui passe le seuil et découvre Josette parmi les amateurs de chocolat. Il s'enquiert d'abord de l'état de santé de tout Valandré.

— Pas trop déprimée, mademoiselle Quand-Même, par ces premiers mois de mise en quarantaine? Entrevoyez-vous la possibilité de me-

ner à bien nos projets de modernisation... du château et de ses habitants?

— J'ai répondu à cette question la première fois qu'elle me fut posée par vous, Monsieur. Si je suis secondée, oui. Vous avez promis votre appui... et vous n'êtes pas venu une seule fois à Valandré, et sans M^{me} Dumesnil qui me fait la charité de m'écrire, je serais vraiment bien seule.

— Un reproche?

— La constatation d'un fait, tout simplement.

— Comme vous êtes sévère ! Si vous connaissiez mieux la vie que je mène et quel galérien je suis.

— Puis-je parler selon mon cœur, n'envisageant que le but que vous et moi désirons atteindre, soit le bonheur de vos filles?

— Certes, je vous saurai gré de votre franchise.

— Une seule phrase décèlera mieux que je ne puis le faire le danger d'une mentalité que vous ne pouvez pas laisser s'établir chez Annie. Voici la réponse qui m'a été faite par cette enfant lorsque, à l'énoncé de cette affirmation déjà bien navrante : « Je n'aimais que maman », je lui ai rappelé que vous existiez et que vous l'aimiez : « Papa ! il n'a pas le temps de s'occuper de nous ! Papa, s'il nous aimait, comme vous le dites, il viendrait nous voir. »

Pierre Langlade porta la main à son front, et Josette, bouleversée par l'expresion de dé-

tresse du regard qui se fixait sur elle, Josette s'excusa...

— Pardon ! mais il le faut. La première des réformes à faire c'est celle-ci : donner à Annie la preuve matérielle de votre sollicitude en venant plus souvent, en vous rapprochant d'elle, en ne fuyant plus la maison en deuil où souffre un petit cœur douloureux assoiffé de tendresse. Vous aviez dit : « Désormais je passerai le *week-end* à Valandré », je l'avais promis à Annie ; ne me démentez pas.

— Je ne puis pas me résoudre à cause de la marquise.

— Je le pensais... Mais j'espérais aussi que votre affection pour vos enfants... Renée est un bébé, mais Annie !... elle est si délicieuse, si sensible et si repliée sur elle-même ; il faut la conquérir, et cette conquête vaut bien que vous fassiez un effort pour vaincre une antipathie peut-être irraisonnée.

Par-dessus la table, Pierre Langlade tendit la main à Josette.

— J'ai l'habitude de tenir mes promesses, dit-il. Je viendrai à Valandré, je m'efforcerai de gagner le cœur de ma fille. Et maintenant passons aux réformes d'un autre ordre. J'ai décidé, en dépit de l'horreur de M^{me} de Valandré pour l'électricité, de faire installer le téléphone, et cela sans plus tarder, afin de vous rattacher au monde des vivants.

— J'allais vous en parler, dit Josette, rieuse, en versant à son vis-à-vis une copieuse tasse de chocolat; c'est une chose nécessaire qui mettra un terme à mes angoisses nocturnes, car je ne puis dormir tranquille quand je pense que je suis seule avec deux enfants et des gens âgés, absolument sans possibilité de requérir du secours, mais pour cela aussi il faut suivre mes conseils.

— Minerve, je vous écoute.

— M^{me} de Valandré est une femme charmante que je commence à comprendre et que je suis prête à aimer. Son intolérance, son autocratie, son despotisme...

— Vous aimez les gens avec clairvoyance...

— ... ne sont qu'assoupis parce qu'inemployés. Au premier symptôme de l'existence d'un pouvoir exercé en marge du sien, ce sera la guerre ouverte entre ce pouvoir, en l'occurrence vous, et sa dictature ancienne. Ceux qui pâtiront les premiers de cet état de choses seront les enfants, les vieux serviteurs et moi qui commence à être tolérée à peine. Ne touchez donc pas à Valandré; c'est plus sage. Thomas est logé à la porte du parc; sa maison est charmante et susceptible d'être aménagée dans un but utilitaire pour le bien de tous; faites installer là le poste de téléphone, il me sera toujours facile de me rendre à votre appel, les enfants pourront vous donner elles-mêmes

de leurs nouvelles. Toutes trois, Annie et moi surtout, serons si heureuses et si tranquillisées par cette assurance de la fin de notre isolement.

— Je me range à votre avis, car il est sage; mais il y a autre chose, un autre inconvénient de Valandré, inconvénient dont vous souffrez, je le sais; M^{me} Dumesnil ne me l'a pas caché. C'est l'impossibilité matérielle où vous êtes de sortir de la propriété; les chevaux, jadis bons coursiers, prennent leurs invalides dans les pré et les véhicules sont passés à l'état de « curiosités »; bref, impossible d'aller même à Hasparren, qui n'est qu'à six kilomètres.

« Force a été à la marquise et au doyen d'Hasparren, vu l'état des choses, de renoncer à leur partie d'écarté,... et ce fut à regret. Que penseriez-vous d'une petite conduite intérieure? »

Josette laissa tomber la petite cuillère qu'elle tenait en main et elle devint si rose que Pierre Langlade, rieur, questionna :

— Cela vous fait peur à ce point?

— Peur! Ah! Dieu non; mais je ne pense pas que vous vous rendiez compte des possibilités que j'entrevois si vous donnez suite à ce projet.

Pierre reprit, affirmatif :

— Vous avez votre permis de conduire et votre connaissance en mécanique va jusqu'à pouvoir vous dépanner vous-même et changer au besoin une roue de secours.

— Comment savez-vous cela?

— Par votre père à qui j'ai fait visite hier au soir.

— Oh ! merci, fit Josette spontanément en tendant à son tour sa petite main vers son interlocuteur.

— Je suis curieux, vous le saurez, repartit Pierre Langlade, mais vous parliez de possibilités que l'auto représente pour vous... Pas celle d'évasion, j'espère?

— Non, mais de grands changements dans la vie des enfants à tous les points de vue, par exemple : possibilité de les conduire chez le coiffeur, chez le dentiste, de les faire habiller comme les autres enfants, possibilité de leur faire suivre un cours de rythmique, possibilité d'assister aux offices et de recevoir l'instruction religieuse et possibilité aussi de venir vous chercher à Bayonne s'il vous prend fantaisie de vous dérober à vos engagements.

— Je pense, mademoiselle Quand-même, que l'ordre du jour de notre conférence se terminera par un vote de confiance et que les décisions prises au cours du Conseil : soit mise en place du téléphone et achat d'une conduite intérieure, comblent nos désirs momentanément... Mais voulez-vous être assez bonne pour commander un chocolat à la noisette ? j'aperçois Le Bardle, exact comme un gentleman qu'il est. Regardez bien, mademoiselle Peyrat, c'est votre voiture

qui s'arrête en ce moment devant la porte, nous allons l'essayer en vous reconduisant à Valandré par le chemin des écoliers, et que penseriez-vous si...

— Si vous restiez à dîner,... si vous passiez la journée de demain avec nous!... Ce serait tellement bon!... Annie va être si heureuse!... oh! merci...

— C'est à moi que s'adresse ce remerciement, j'espère, s'écriait Le Bardle en se mettant à table; je suis modeste par nature, mais cette fois je crois avoir bien fait les choses. Cher vieux, le contenu du caisson de la voiture peut aider au moins dix personnes à soutenir un siège d'un mois; alors on fait le circuit de la côte... jusqu'en Espagne? Pas un instant à perdre, dans ce cas.

Week-end. — Comment te raconter, Mélie, cette journée de dimanche? Je ne puis narrer les faits et gestes de tous, relater l'emploi de nos heures, te dire notre arrivée, la surprise et le joyeux désarroi occasionnés par elle, le repas servi dans la salle à manger fastueuse, la visite de M. Langlade à la marquise, la promenade en voiture à Saint-Jean-Pied-de-Port; tout cela c'est le décor, c'est la mise en scène. Ce qu'il faudrait arriver à réaliser, ce serait d'abord de reconstituer l'atmosphère et ensuite de mettre à nu l'âme des acteurs; pour quelques-uns,

c'était chose facile. Thomas, Mirenchu et Marie-Jeanne ne dissimulaient pas leur joie de revoir le jeune maître à Valandré, les enfants, et plus particulièrement Annie, étaient partagées entre le désir de faire fête à ce papa légendaire et la gêne de leur nouveau costume, costume marin de piqué blanc transformant les infantes en de bien jolies fillettes modernes assez embarrassées de leur nouveau personnage.

Quant à la marquise, force était d'en rester, en ce qui la concerne, et cela comme toujours, aux suppositions. Elle avait eu le temps, entre l'annonce de la venue de M. Langlade et la visite que lui fit celui-ci, de se remettre de sa surprise; rien dans son attitude ne pouvait déceler qu'elle fût mécontente... ou ravie. Trop femme du monde pour ne pas accueillir le transfuge comme il se devait, elle fut ce qu'elle devait être : distante et bienveillante, sans plus. La promenade fut pour les enfants comme pour moi un émerveillement. Saint-Jean-Pied-de-Port donne une telle impression d'Espagne ! la route pour y accéder suit, depuis Bayonne, la charmante vallée de la Nive. Nous traversâmes des villages aux noms chantants : Ustaritz; Cambo, si cher à mon cœur par ses souvenirs; Itaxassou. Oh ! la clarté de ce ciel du pays basque, la douceur de ces vallées et les fleurs de Cambo ! ces roses, ces mimosas, ces camélias, quel enchantement ! Assise auprès de moi, Annie

regardait toutes ces choses avec... ferveur; j'emploie le seul mot qui pouvait traduire l'éclat de ce regard d'enfant et ce silence, tandis que Renée battait des mains, poussait un cri joyeux pour une chèvre ou un troupeau entrevus dans les prés. Annie paraissait ne pouvoir se rassasier de tant de beauté côtoyée; elle était toute rose, et quand nous nous trouvâmes à Saint-Jean-Pied-de-Port, dans l'étrange rue d'Espagne, elle me dit en m'attirant à l'écart :

— Je suis venue ici avec maman... Vous voyez cette vieille porte, c'est la Porte de France; papa a photographié maman sur ces escaliers.

Pensait-il à cette visite, lui aussi, le papa que taquinait Renée et qui dans le grand soleil restait muet devant le vieil escalier? Heureusement pour tous, M. Le Bardle, qui s'était chargé d'aller faire préparer le goûter, nous faisait signe du seuil d'une hôtellerie, et cela rompit le doux et triste charme d'un souvenir.

2 juin.

Le courrier. — Je revenais d'une promenade matinale sur la route d'Hasparren, promenade d'hygiène et de détente, lorsque Mirenchu m'apercevant s'approcha de moi avec un si bon sourire pour me dire :

— M^{me} la Marquise demande si Mademoiselle veut bien prendre la peine de monter. »

— Kadicha est auprès des enfants, je vous suis, Miren, je prends la peine...

Et toutes deux nous montâmes le grand escalier.

J'ai trouvé la marquise au lit, adossée à ses oreillers, dans un déshabillé de poulx de soie mauve et de dentelles anciennes; elle était simplement ravissante ! Ses cheveux, qui sont d'une souplesse, d'une légèreté et d'une blancheur de neige, étaient coiffés d'un bonnet à la Reine. C'était en vérité une vision d'un autre siècle. Dès que j'ai eu ouvert et poussé la porte, j'ai été ainsi interpellée :

— Mademoiselle Puits de Science, je suis à mon corps défendant obligée d'avoir recours à vous; il s'agit d'un grimoire à déchiffrer : dans quelle langue, dans quel idiome, patois ou jargon, s'exprime mon correspondant de rencontre, car je ne connais pas le nom qui signe ce papier; voyez donc, je vous en prie, de quoi il en retourne.

Je montai les marches du... trône et pris la lettre des doigts de la marquise, non sans m'être enquis auparavant des nouvelles de la nuit. La lettre était écrite en anglais; c'était une proposition faite par une maison anglaise ayant une succursale à Biarritz, pour l'installation du chauffage central, proposition de devis, d'examen sur place des possibilités, etc., références de travaux similaires faits sur la Côte d'Azur, etc.

Plus je lisais, plus j'étais gênée; si c'était

un piège? si parlant anglais aussi bien que moi, la marquise avait lu la lettre et cherchait seulement à savoir si j'étais au courant de quelque projet de transformation possible de Valandré? Je pris le parti de la franchise.

— Cette lettre, Madame, est écrite en anglais; il vous y est fait des propositions en vue de l'établissement du chauffage central à Valandré.

— Jetez cela au feu, petite fille, mes bois suffisent largement à me chauffer... Alors vous parlez anglais?

— Oui, Madame.

— Allemand?

— Oui, Madame.

— Vous êtes étonnante! Et vous allez apprendre ces langues à mes petites-filles?

— J'y compte bien.

— Ajoutez-y le latin, tant que vous y êtes, un peu de grec, et ce sera complet!

— C'est dans mon intention, Madame, pas de bonne formation française sans le latin...

— Mais je ne vais plus oser ouvrir la bouche devant vous... Miren pourrait peut-être, pour compléter votre bagage, vous apprendre le basque!

— Oh! Madame, si elle y consentait, ce serait pour moi une grande joie...

— Cette enfant est inouïe, ma parole!

Puis, jetant dans une corbeille, que lui tendait

Miren, les lettres, les revues, les journaux dispersés sur la courte-pointe :

— Il ne sera pas dit que mes petites-filles seules vont bénéficier d'une parcellle encyclopédie. A l'avenir, Miren, le courrier sera porté chez M^{lle} Peyrat qui l'ouvrira, se rendra compte, et, fût-il écrit en arabe, en sanscrit, en hébreu, viendra m'en faire un rapport chaque matin à cette heure-ci. Cela vous va, Josette?

Te dire, Mémie, ce que cette femme extraordinairement grande dame si distante à l'ordinaire, si froide, a pu mettre de douceur, de tendresse dans ce nom « Josette », j'en ai été bouleversée; elle a dû s'en apercevoir, car elle a bien compris que l'émotion seule différerait ma réponse. Je me suis ressaisie pour dire :

— Madame, vous me voyez heureuse de pouvoir faire quelque chose pour vous, j'aurais déjà voulu vous proposer mes services, car il me serait doux de partager mon temps entre vous et mes élèves.

— Taratata, ma mie ! que ne me ramenez-vous à la *nursery* (voyez, je parle anglais à mes heures); assez bavardé, emportez ceci et que je ne vous revoie plus de la journée; par le temps qu'il fait, ce serait un crime de venir vous enfermer ici; jouez dehors, petite fille.

— Mais la journée finie, puis-je venir chercher ma récompense? ai-je demandé en descendant les marches du trône.

Un éclat de rire m'a fait sursauter.

— Mirencu, tu as entendu? il n'y avait au monde qu'une petite fille taillée sur ce modèle et on nous l'a envoyée; mets-la vite à la porte et dis-lui de revenir ce soir, puisque tel est son bon plaisir.

Quelle puissance de séduction il y a dans cette femme, Mélie! Je ne comprends pas comment son petit-fils peut avoir pour elle une telle aversion; c'est qu'il ne la connaît pas. Il faut que je rapproche ces deux êtres faits pour s'aimer et entre lesquels il n'y a qu'un malentendu qu'il faut faire cesser.

J'inaugure tout à l'heure notre ligne de téléphone en appelant notre député afin qu'il confirme à sa petite Annie son arrivée prochaine; nous irons au-devant de lui, Annie et moi, et dès demain je vais à Hasparren chercher M. le Doyen. C'est une surprise que nous faisons à la marquise, lui et moi, en reprenant les parties si regrettées de belotte et de manille! Nous finirons bien avec nos visiteurs du *week-end* par faire un bridge. A petite cause, grand effet. C'est peut-être là ce qui rapprochera les cœurs.

7 juin.

Une noce à la campagne. — La voiture de M. Le Bardle s'arrête devant le perron.

— Qui vient avec moi jusqu'au Buisson? demanda-t-il.

Déjà Renée s'était élancée et Annie, devenue subitement toute rose, laissait lire dans son beau regard une joie qu'elle ne pouvait cacher.

On dirait que cette enfant demande toujours la permission d'être heureuse et de son âge.

La promenade dura une heure, une heure d'extase pour moi, car nous marchions en plein dans ce pays objet de mes désirs d'enfant : les Pyrénées ! Elles déroulaient devant moi leurs cimes neigeuses. Tantôt elles semblaient vouloir se refermer sur nous, se resserrant en un défilé où le ciel paraissait en un dôme étroit et d'une profondeur insondable ; alors le vent nous apportait des senteurs pénétrantes. Des arbustes sauvages, accrochés aux flancs de ces colosses de pierre comme par jeu de hasard ou de folie défiant toutes les lois de la nature, faisaient pleuvoir sur nous leurs ravissantes fleurs ; des sources cachées, que trahissait leur bruit cristallin, descendaient, se hâtant, des profondeurs des gorges au lit de pierre du Gave qui les engloutissait. D'autres, tout là-haut, tombaient en cascades bouillonnantes qu'elles brisaient aux mille facettes de leurs eaux rendues soudain vivantes par cette coloration subite.

Puis, brusquement, on sortait de cette ombre, de ce couloir, et un horizon immense s'offrait au regard. Panorama admirable où les cimes succédaient aux cimes, où sur toutes les crêtes arrondies ou provocantes tombait une lumière

éblouissante, aveuglante presque, mais qui bientôt se dégradait en des teintes les plus ravissantes qu'il soit possible de rêver.

En nous proposant cette promenade, M. Le Bardle s'était bien gardé de nous dire qu'il nous conduisait en pleine fête; en effet, nous arrivâmes juste comme la noce, et une vraie noce de campagne, sortait de table, inutile de dire en quel état. La nouvelle mariée, une grosse fille bien plantée, superbe dans son costume de droguet, le teint animé, s'avança au-devant de nous, et force nous fut de nous mettre de la partie.

Le vieux père et la vieille mère, assis sur le seuil, regardaient s'ébattre cette jeunesse et la vieille souriait au grand gars qui, le bouquet à la vareuse de laine, le béret à la main pour avoir une contenance, s'éloignait des groupes, sa belle mariée au bras.

Tu sais que j'ai des yeux qui, facilement, croient voir ce que mon cœur ou ma tête imagine. Ce sourire béat de cette bonne vieille était certainement le sourire béat qui accompagne une bonne digestion, la rêverie du vieux était plus sûrement encore le prélude d'un heureux sommeil, mais je voulais m'obstiner à voir de l'attendrissement, toute une poésie naïve dans l'un comme dans l'autre. Le vieux père rêve de ce jour, me disais-je, où le même air de danse mettait à son jeune amour son accompagnement à

la fois monotone et suraigu. Et la vieille mère se dit, en regardant la jeune fille : « Ton heure est venue, va t'asseoir à ce nouveau foyer; tu y trouveras le bonheur ou bien des larmes, tu y balanceras des berceaux, tu y chanteras de douces choses et nous serons bien seuls, nous, les vieux, dans ce nid qu'il ne faut plus réchauffer pour toi. »

Avec la meilleure foi du monde je mettais les idées de mon propre cœur derrière ces fronts lourds et fermés, et, toujours sous cette inspiration, je me rapprochai des vieillards.

— Une bien belle noce, dis-je pour entrer en conversation, tandis que je prenais place sur le banc près d'eux.

La vieille me regarda, toujours avec son sourire qui semblait si bien habitué à se jouer sur ses lèvres qu'il y avait l'air figé, et le vieux se poussa avec une espèce de grognement peu hospitalier.

Je repris doucement :

— C'est votre fille que vous mariez ?

La vieille eut un sourire et le vieux s'agita en grommelant :

— Oui, c'est la fille, eh ben ! après, c'est la fille, quoi...

— Mam'zelle, mam'zelle venez-y donc voir danser le contre-pas, y vous répondons ren ! me crie une gamine; le vieux, il est grincheux que

ça en est à faire envie et la vieille est mé-nine !... (1).

Ma poésie en fut du coup délogée pour la soirée, et j'eus peine à la retrouver, encore tout effarouchée, dans les gorges éclairées du soleil couchant.

Mercredi, le 17 juin.

Eskualduna. — Notre départ pour Hosségor été décidé sur un coup de téléphone de M^{me} Dumesnil me priant de la part de M. Langlade de me tenir prête, ainsi que les enfants, pour samedi, ce qui assure à peine deux jours pour faire nos préparatifs. M. Langlade prend un congé et nous attendra à la villa d'Hosségor. M. Le Bardle est prié de nous escorter; sur le conseil de M^{me} Dumesnil, nous nous arrêterons à Bayonne pour équiper les enfants.

Annie est comme moi, presque triste de quitter Valandré et la grand'mère dont elle n'a plus aussi peur depuis que, sur ma demande, elle vient avec moi recevoir une caresse qui, se prolongeant chaque jour davantage, est moins un geste distrait et devient l'expression d'une tendresse qui me remplit le cœur de joie. Pour rassurer la chère petite fille et lui enlever ses préoccupations au sujet de ce changement de vie qui l'inquiète, je dois lui promettre que Kadicha ne la quittera pas, que je serai auprès

(1) Idiote.

d'elle le plus possible et qu'elle ne jouera pas avec d'autres enfants. Quant à Renée, elle m'accable de questions sur la mer qu'elle n'a jamais vue; Annie, tout bébé, a passé une saison à Biarritz avec sa maman et se souvient de ses jeux sur la plage. Les craintes de Renée nous amusent; par exemple, elle redoute de *fondre* lorsqu'elle se baignera, tout comme un morceau de sucre dans un bol de lait; elle prétend apprivoiser des crabes; elle n'en finit pas de questionner, ni de dire des sottises. Kadicha, je le crains, fournit à l'imagination très vive de notre petite Renée, par des renseignements plutôt entachés de fantaisie, matière à divaguer sur tout; cela amène des fous rires; c'est pour le mieux : cela secoue notre mélancolie. Je ne pensais pas que Valandré m'était déjà si cher.

D'Hosségor, lundi, 22 juin.

Comment te décrire, Mélie, ce pays, cette maison, ce jardin. Nous avons, certes, entendu parler du premier; nous en avons lu, ne serait-ce que dans les guides de tourisme, les descriptions de ses aspects si particuliers. Les Landes ! nous les connaissons par Mauriac, souviens-toi du *Mystère de Fontenac* ! Mais, ces Landes, il faut les respirer ! il faut vivre dans leur habituel silence ! entendre, comme je le fais en ce moment, les deux bruits alternés du grondement proche de l'Océan et celui du vent dans les

cimes des pins, bruit si semblable à celui du vent dans les voiles d'une barque grée pour la course. La Côte Sauvage répond ici à la forêt plus sauvage encore.

La villa qui a nom « Eskualduna », ce qui veut dire l'Étoile, est bâtie à l'écart du lac et loin du centre de l'agglomération des hôtels et des pensions de famille; ce serait le rêve si... si ce n'était le trop grand luxe du train de maison, le nombre considérable de domestiques pour la plupart étrangers au pays, personnel d'extras bien stylés venus de Paris, si ce n'était le va-et-vient des invités, amis ou relations du maître de céans, en un mot tout du palace et rien de la maison familiale que je m'attendais à trouver ici. Heureusement, l'âge des enfants les tient et me tient avec elles à l'écart de la vie trépidante des hôtes de passage d'Eskualduna. Nous prenons nos repas à part, nous avons organisé notre vie de vacances du mieux possible : leçons de natation à la piscine, jeux sur la plage, séances rythmiques, promenades à pied et randonnées en voiture. Kadicha ne nous quitte pas plus que notre ombre, nous formons ce que M. Langlade appelle le « Clan Valandré ».

Ce cher Valandré inconfortable, crois-tu, Mélie, que je le regrette ! Ici, je n'habite pas, je passe, je n'envie qu'une chose à Eskualduna : ses fleurs ! Des hortensias d'un bleu ou d'un rose

inimaginable font à la maison dont ils cachent les assises une ceinture fastueuse; des balcons, des terrasses, de toutes les fenêtres ou mansardes, du toit lui-même coulent en franges, en grappes, en cascades, des géraniums et des pétunias; c'est une palette de couleurs qui va du mauve au violet pourpré, du rose au rouge éclatant joint à toute la gamme du vert. C'est un éblouissement!

Dans le jardin, on ne voit que des roses et encore des roses, en cordons, en arceaux, en corbeilles, en tonnelles.

Je me propose de redonner aux jardins de Valandré un peu de leur ancienne splendeur; je demanderai un aide-fleuriste pour notre jardinier Lucco. Annie a déjà fait, comme moi, la comparaison entre le jardin d'Eskualduna et celui de Valandré; ceci est une réforme bien facile à réaliser; le tout c'est de l'inscrire au programme. Pour le moment, toujours en vertu de ce programme, je viens de décider avec M. Langlade, ayant pu obtenir de lui quelques moments d'entretien, de profiter de l'absence des enfants pour faire remettre leur appartement en état. Ayant obtenu carte blanche, j'ai téléphoné à Thomas d'avoir à retenir un ouvrier peintre tapissier à Hasparren et je lui ai fait part de mon arrivée prochaine tout en lui demandant de n'en point parler encore à M^{me} de Valandré.

Écrit dans les Landes, jeudi, 25 juin.

Allongée sur le lit épais et chaud des aiguilles sèches des pins, je regarde au travers des branches le bleu émouvant du ciel; un vent léger très doux, qui court au ras de terre, m'apporte une odeur de résine chauffée; des abeilles vont et viennent au-dessus des bruyères, elles sont légion et le bruit qu'elles font est celui d'un rouet qu'on tourne; près de moi, des poussières dansent dans un rayon qui les dore; un pic frappe, impérieux, une écorce de son bec; un écureuil, mis en confiance par mon immobilité, bondit dans un arbre proche, d'une branche à l'autre; une pomme se détache d'un pin et l'animal se laisse choir, tel une pierre jetée, sur la proie qu'il convoite; d'un geste vif, sa queue retournée en panache, il casse, il épluche l'amande. Je n'ose pas respirer pour ne pas l'effaroucher, c'est un si gentil compagnon! L'heure est douce, je me détends, je me repose; Les enfants sont avec Kadicha au bord de l'Océan. Annie préfère de beaucoup une heure passée dans la forêt à une station au bord de la mer; il est certain qu'elle est encore à l'âge où le bruit de la vague qui s'écroule n'inspire que de la terreur; elle ne voit pas comme nous dans son harmonieuse forme cette volute sombre devenir transparente, reflétant de l'azur, puis translucide, de la lumière; elle ne la voit

pas se rouler, se redresser frangée d'argent, puis s'étaler en un immense tapis d'écume sur lequel le moindre coquillage, le plus petit galet prend sous la lumière qui l'irise l'apparence d'une pierre précieuse ou d'un bijou. Je me plaindrais, si j'étais ici libre d'aller et de venir, à vivre de la vie de ces deux merveilles de la nature aux heures où elles déploient toutes leurs séductions : l'Océan au soleil couchant, la lande au lever du jour !

Certes, je suis très souvent conviée par les invités et par M. Langlade à me joindre à eux ; j'éprouve une gêne dont je ne parviens pas à m'affranchir lorsque par hasard je dois me mêler aux hôtes d'Eskualduna.

Deux nouveaux venus, arrivés d'hier soir, m'apparaissent comme plus dangereux pour notre tranquillité ; ce sont deux Américains, l'oncle et la nièce : docteur Legol et miss Jessie. Cette dernière est belle comme le jour, suivant l'expression consacrée dans les contes de fées. L'office est déjà bourdonnante des descriptions des toilettes fabuleuses de cette princesse ; Kadi-cha n'en peut croire ses yeux. J'ai souri de son émerveillement assez naturel ; notre marquise a pourtant elle aussi un bien somptueux vestiaire.

M. Le Bardle, qui est, je m'en doutais un peu, très psychologue, m'a rejointe hier au soir comme je descendais chercher une revue et m'apprêtais à remonter auprès des enfants.

— Mademoiselle Peyrat, je voudrais vous prier d'étendre un peu votre sollicitude sur d'autres que sur l'heureuse petite fille dont le souci vous absorbe : il n'y a pas qu'Annie à Eskualduna !...

— Pour moi, elle seule compte.

— Merci pour les autres ! Ne consentiriez-vous pas à faire quelques pas en ma compagnie autour de cette pelouse ? Kadicha est auprès de vos élèves, leur fenêtre est éclairée, vous ne la perdrez pas de vue. Je voudrais vous raconter l'histoire d'un tout petit bonhomme un jour qu'il était à table avec ses parents et quelques intimes que l'on entendait fêter, puisque le dîner et plus particulièrement le dessert avaient été soignés : On servit une tarte ; le plat fut passé et le petit garçon oublié dans la distribution ! Que pensez-vous qu'il fit ? Il était timide, un peu sauvage, mais la tarte était si belle, si rouges, si givrées de sucre les fraises qui la garnissaient, qu'il fit appel à tout son courage pour dire oh ! pas très fort, mais bien distinctement cependant : « Jean aussi a une assiette ! » et on comprit. Mademoiselle Peyrat, le petit garçon, le petit Jean est devant vous, et le vieux barbon qu'il est devenu vous fait entendre le même appel discret ; moi aussi je suis dépaycé dans ce tourbillon de fêtes, ces allées et venues de passants, je le suis plus que vous, car dans ma tanière à l'ordinaire je vis

seul, n'ayant d'autre maître que mon bon plaisir; je le suis tout autant qu'Annie peut l'être, et, en plus de ce sentiment de gêne qui est le vôtre, Mademoiselle, je ne le devine que trop, moi, j'ai un souci et une peine. Vous savez les liens d'amitié qui m'attachent à Langlade; le Langlade d'ici me déçoit, me déconcerte, m'attriste; ce n'est pas possible que les gens dont il encombre sa vie, dont il nous empoisonne, soient pour lui des amis.

— Seriez-vous jaloux? ai-je demandé.

— Non, me fut-il répondu, mais j'ai le culte de ceux que j'aime, je souffre lorsqu'ils s'écartent de l'idéal que je me suis fait d'eux et que je porte en moi; mon Pierre, on me le défigure, et j'en sais dans le pays, ce fier et noble pays basque, j'en sais qui ont élu Langlade — et donnez bien à ce mot son sens le meilleur, celui de choisi! — qui seraient comme moi attristés de le voir passer sa nuit aux petits chevaux du casino de Biarritz en compagnie de M^{lle} Legol, plus particulièrement remarquable et remarquée.

« Je savais que Pierre voyait à Paris le docteur Legol et sa nièce; ils lui avaient été présentés l'hiver dernier par un attaché d'ambassade, notre ami commun à Pierre et à moi; je savais que la jeune fille était très mondaine, très lancée dans la colonie, qu'elle ne comptait plus ses succès et qu'elle avait été très flattée de mettre notre député au rang de ses adorateurs. Que

Pierre se soit mis à Paris dans le sillage de miss Amérique, cela n'a rien qui soit pour me surprendre, mais qu'il l'ait invitée à venir à Hosségor, à descendre à Eskualduna, cela me surprend; et, ce qui me dépasse, c'est qu'il se fasse ici l'esclave de tous les caprices de cette amazone !

« Le docteur Legol nous a dit avec un naïf orgueil : « Ma nièce est la perfection de l'éducation physique, écuyère consommée, nageuse émérite, aviatrice à ses heures, rompue à tous les sports; je ne crois pas qu'aucune jeune fille française puisse lui être comparée. » J'avoue n'avoir pu trouver le courage de prendre le contre-pied de ces louanges; peut-être parce qu'à mon sens la cause était entendue. Quoi qu'il en soit, j'enrage de voir mon Pierre sur les routes par monts et plaines, remorqué par cette Junon ! Car elle est belle ! il faut bien en convenir. Mais où tout cela le mènera-t-il ? »

M. Le Bardle fit quelques pas en silence; j'avais le cœur tellement alourdi par cette confidence qu'on venait de me faire que j'étais incapable de proférer une parole. Mon compagnon s'aperçut de mon trouble.

— Je suis stupide, me dit-il; je vous fatigue, vous avez froid, rentrons. Faites-moi l'amitié de m'admettre dans le clan Valandré; demain nous irons avec les enfants du côté du lac de Sorre.

— C'est que je vais m'absenter quelques jours, dis-je avec effort; je vais à Valandré surveiller des travaux qu'on ne peut faire sans moi.

— Ne puis-je vous remplacer?

— Tout au plus prendre ma succession quand la mise en train sera chose faite.

— Et vous partez?

— Demain.

— Langlade approuve votre départ?

— Il n'en a manifesté aucun ennui, il n'y a fait aucune objection; il y a vraiment urgence à faire exécuter les travaux que je vais surveiller. Mais, monsieur Le Bardle, puisque vous faites désormais partie du clan Valandré, promettez-moi pendant mon absence de vous occuper d'Annie. C'est un petit être sensible habitué à vivre replié sur lui-même; soyez son grand ami. Elle aussi a son assiette!... Petit convive déjà oublié un peu trop à la table du bonheur, comme je tremble pour elle! Votre présence sera pour moi une tranquillité. Merci d'accepter de me la procurer.

Et nous rentrâmes; des autos franchissaient la porte du jardin, emportant vers Biarritz nos invités et leur amphitryon.

M. Le Bardle prit un journal, j'ouvris une revue; ni l'un ni l'autre ne songions à ce que nous lisions.

Je pars demain matin. M. Le Bardle télépho-
nera à Thomas dès mon départ matinal.

.....

Ce dont Josette ne parle pas, ce dont elle souffre plus qu'elle veut se l'avouer, ce dont elle s'alarme beaucoup plus que peut le faire Jean Le Bardle, c'est du changement survenu dans l'attitude de Pierre Langlade ! oh ! pas vis-à-vis d'elle personnellement, mais des enfants, mais de son ami.

De plus, sa fatigue est évidente, ses traits sont tirés, son rire sonne faux, il est visible qu'il fait un effort pour se tenir au diapason de la gaité bruyante des hôtes d'Eskulduna et plus particulièrement de l'activité trépidante de miss Legol.

Elle est si belle, cette Américaine, comment ne pas être sous le charme ? Obscurément, Josette pressent quelle sorte de fascination exerce sur Pierre la rare beauté de Jessie ; elle s'en veut d'admettre difficilement qu'il en soit ainsi. Est-ce que tous les hommes ne sont pas sensibles à la beauté féminine ? Avait-elle fait une exception pour le père de ses élèves ? Elle se souvient alors d'un passage d'un article de revue qu'elle s'efforçait de lire après sa conversation avec Jean Le Bardle (1) :

Entre l'image rêvée et l'être réel, l'écart le plus léger nous déchire. Plus tard, nous nous

(1) François Mauriac.

résignons à sa misère, à sa faiblesse, nous le couvons d'un œil tendre mais lucide.

Elle en était à ce stade; la fragilité de Pierre lui était apparue; elle aurait aimé le protéger ou le mettre en garde. Jessie l'effrayait par une sorte de prescience du mal qu'elle pouvait faire à ce désespéré. Ce n'était pas par Jessie que le cœur de Pierre connaîtrait le bonheur, de cela elle était sûre.

Et doucement, à son insu, sous la forme la plus pure, la plus inoffensive en apparence, celle de la pitié, dans ce besoin de maternité qui est au fond de tout cœur de femme, l'amour prenait place dans le cœur de Josette; au jour choisi il se dépouillerait de son déguisement, mais à ce moment-là il serait déjà le maître incontesté et Josette éblouie reconnaîtrait sa loi.

.....

Jessie. — La vérité était que Jessie s'était elle-même invitée à Eskualduna. Pierre, les premiers jours, s'était grisé de toute la beauté de la jeune fille, de son élégance, de son charme exotique; il subissait l'espèce de fascination qui émanait de sa personne, il ne lui déplaisait pas non plus de se tenir dans le sillage de cette souveraine et mettait à satisfaire le moindre de ses caprices un empressement qui ne pouvait pas passer inaperçu.

Cependant Pierre n'avait pas prévu que Josette pourrait souffrir du fait des hôtes bruyants d'Eskualduna et plus particulièrement du fait de miss Legol. Aussi en marge de la vie mondaine qu'on menait à Eskualduna que fussent Josette et les enfants, il était bien impossible qu'il n'y ait pas contact. Tous ceux qui avaient eu le plaisir de converser avec M^{lle} Peyrat, de sortir avec elle, étaient unanimes à reconnaître son charme, sa distinction, et sa délicate beauté avait frappé les uns, séduit le plus grand nombre, et, jusqu'à l'arrivée de miss Legol, il n'était venu à l'idée de qui que ce fût d'établir entre cette jeune fille si parfaitement distinguée, et dont nul n'ignorait la culture et les titres universitaires, une ligne quelconque de démarcation. Il appartenait à la belle et arrogante Américaine de remettre, suivant son expression, *chacun à son place*; une originalité de miss Legol était que, parlant soi-disant français depuis son enfance et en dépit d'un séjour consécutif de deux ans à Paris et dans la meilleure société, elle avait conservé une façon de parler assez originale dont chacun s'amusait et se plaisait à reconnaître comme un charme de plus à joindre à tant d'autres chez la jeune fille.

Ayant rencontré Annie et Josette à la piscine, miss Legol, sans saluer M^{lle} Peyrat, interpella Annie.

— Petite fille, je prends vous en promenade

dans mon voiture cet soir... jusqu'à Roncevaux ! voulez-vous ?

Annie, rougissant de plaisir, avait répondu oui.

Il est l'heure de partir, déjà les voitures amies qui vont prendre part à l'excursion ont pris de l'avance, et voici que M. Langlade prend place au volant de la torpédo de miss Legol. Josette et Annie sont sur le perron; Annie, joyeuse, monte s'asseoir à côté de son père, lorsque, impérative et sans aucune bonne grâce devant le geste de l'enfant, miss Jessie réclame sa place, fait monter Annie dans la voiture et grossièrement arrête Josette qui va monter rejoindre la petite fille.

— Non ! pas vous, on n'amène pas le domestique. S'il vous plaît, cher..., je dis Annie tout seul et pas la nurse !

D'un bond Pierre est hors de la voiture. Josette, très pâle, lui sourit et l'engage à reprendre place au volant.

— C'est sans importance, dit-elle, ayez seulement bien soin d'Annie.

Mais déjà la chère petite fille est à son tour descendue de la voiture et se suspend au bras de Josette.

— Je préfère rester, dit-elle, si vous ne venez pas...

Jessie hausse les épaules et la voiture démarre sous la main nerveuse de Pierre.

Le soir, entre un repas hâtif, car on va à la Pergola, à Saint-Jean-de-Luz, Pierre vient trouver Josette et la prier de bien vouloir excuser les paroles de miss Legol. Ces étrangères, affirme-t-il, sont tellement différentes de nous !

Et il est si visiblement bouleversé, il y a tant de tristesse dans son regard, et toute l'expression de son visage est tellement celle du petit visage douloureux d'Annie quand elle est livrée à elle-même, que c'est en détournant la tête que Josette tend la main et répète le seul mot qu'elle trouve encore et seulement à redire : « C'est sans importance... » Cela veut dire aussi : « Ne soyez pas triste, il n'y a que cela qui compte. » Et profitant de cette entrevue rapide, elle fait sa requête au sujet d'un séjour prochain à Valandré.

Le lendemain de cette journée qui fut à tous points de vue fatigante, Pierre, qui n'a pu dormir, est descendu de très bonne heure dans la bibliothèque dont toutes les fenêtres ouvrent sur le jardin; dissimulé dans un immense fauteuil, il voit Josette franchir le portail fleuri; elle revient sans doute du village; elle est vêtue de blanc : une robe de piqué toute simple, toute nette, mais si fraîche ! Elle a enlevé son chapeau qu'elle tient à la main; un moment la silhouette charmante s'immobilise devant une corbeille de fleurs; sous un arceau de roses pend une branche à la hauteur du visage de la pro-

meneuse, et celle-ci, d'un geste émouvant, attire la grappe fleurie et y pose ses lèvres.

Pierre sourit. Tant de fraîcheur, tant de jeunesse émane de cette vision, qu'il en est pour ainsi dire baigné et rafraîchi. Josette ! Pourquoi donc souffre-t-il difficilement qu'un autre nom vienne en ce moment se substituer à celui-ci : Jessie, ce visage blêmi par la colère ou par la haine quand il expliquait, lui, Pierre, ce qu'il y avait de grandeur, de noblesse à gagner son pain et, mieux, celui des autres ; quand il déclarait : « M^{lle} Peyrat est une amie et jamais je ne lui serai assez reconnaissant d'avoir accepté d'être auprès de mes enfants ce qu'elle est : une seconde mère. » Il entendait la voix railleuse et si mauvaise s'écrier : « Arrêtez, cher, vous me faites couler des larmes, c'est mauvais pour le kohl de mes yeux. » Et puis le soir, cet éclat, cette robe d'argent, ces épaules nues, à la table de jeux, tous les regards fixés sur cette femme enivrée par la fièvre du jeu.

Oui, c'est une souffrance qui va jusqu'à la gêne physique qu'en cet instant à côté de cette vision l'autre se lève toute de blancheur, de pureté, de simplicité : Josette !

Pierre écoute le pas léger qui fait à peine criser le sable et passe sous les fenêtres. Josette monte les marches du perron.

Et Pierre de se dire : « C'est ce soir qu'elle part ! Que cache au juste cette fuite ? car elle

fuit. Pauvre petite Quand-même ! je l'ai bien mal secondée...

De Valandré, samedi, 27 juin. —

Intimité. — Je suis arrivée ici hier vers trois heures. Comment te dire, Mélie, mon émotion en entrant dans l'appartement de la marquise, en entendant la voix de Thomas lancer cette fois joyeusement mon nom et la surprise à laquelle se mêlait, malgré la volonté de paraître indifférente, tant de plaisir dans l'exclamation de M^{me} de Valandré :

— Vous ! Josette ! vous ici ?

Une soudaine inquiétude lui fit ajouter :

— Les enfants ?...

J'étais déjà auprès du fauteuil.

— Les enfants vont très bien...

— Comment avez-vous pu les quitter !

— Elles ont leur père et Kadicha.

— Mais que venez-vous faire ici ?

— Vous voir...

Je m'étais agenouillée devant l'adorable femme ; elle mit sa main si douce et trop brillante sur mon front.

— Regardez-moi, petite fille, que se passe-t-il ?

— Rien d'autre que ce que je viens de vous dire : je m'ennuyais de vous. Chez bonne-maman, en Aquitaine, on dirait : je me languissais de vous !...

— Vous m'aimeriez déjà un peu, petite masque ?

— Pas un peu, beaucoup, et du meilleur de mon cœur.

— Faites attention, enfant ! les très vieilles gens sont comme les tout-petits, n'est-ce pas naturel ? Le premier et le dernier anneau du collier des jours se touchent, mais ils sont aussi fragiles l'un que l'autre... et ce n'est pas beau de se jouer d'eux.

Et comme je ne répondais pas, car il m'eût été impossible de dire un mot, je pris sa main et la baisai ; elle ne la retira pas, mais quand je relevai la tête je vis que son beau regard était comme une eau remuée, moins limpide ; j'eus regret de l'émoi que je venais de provoquer.

Un moment, nous gardâmes l'une et l'autre le silence ; enfin, d'une caresse elle effleura mon front et me dit, moitié émue, moitié railleuse :

— Vous venez de me donner une joie que je n'attendais plus. Mais relevez-vous, vous êtes absurde... Ce n'est pas tout, continua-t-elle, qu'allez-vous devenir ici ? Je n'ai que faire de vous pendant que je dors, et depuis quelque temps cela m'arrive fréquemment ; quels sont vos projets ?

— Je pense très sérieusement, dis-je, à faire faire pendant les vacances quelques travaux indispensables dans l'appartement des enfants en vue de l'hivernage.

— Redites ce mot évocateur ! vous croyez-

vous sur la banquise? Bref, vous allez appeler des ouvriers ici?

— Peut-être un seul, un tapissier ou un peintre, je ne sais pas au juste.

— M. Langlade n'oublie pas, j'espère, nos conventions : ne rien changer à Valandré de mon vivant.

— Refaire des peintures, renouveler une tapisserie, ne peut être envisagé comme rupture de contrat, dis-je en riant; et l'appartement des enfants doit être remis en état de propreté; à cela vous ne pouvez vous opposer, chère Madame, et l'absence des fillettes permet que le nécessaire soit fait au plus vite.

— Vous avez raison, ma toute belle, mais quand vous aurez mis le pinceau aux mains de votre barbouilleur, que vous aurez décidé de tel ou tel papier à tendre sur les murs, que deviendrez-vous? Les journées sont longues...

— Nous irons nous promener!

— Cette fille a la berlue! Sachez qu'il y a dix ans à la Saint-Jean dernière que je n'ai pas franchi le seuil de cette porte!

— Pourquoi persévérer en de mauvaises habitudes? nous irons d'abord à petits pas, vous vous appuierez sur mon épaule.

— Et vous me verrez tomber en poussière. On a fait l'expérience avec des momies mieux conservées que moi; soyez raisonnable dans vos projets.

— Nous lirons.

— Ah ! cela est déjà mieux ; vous pourrez aussi me raconter, comme à Renée, quelque légende ou conte de fées ; vous devez en savoir.

— De bien jolis !... et de mon invention, vous verrez ; mais en attendant laissez-moi servir votre thé.

4 juillet.

La maison des bois. — Quelle découverte je viens de faire ! Les travaux commencés, la chère marquise faisant la sieste, je me promenais assez mélancoliquement dans le jardin, lorsque Thomas m'y rejoignit.

— Si Mademoiselle est bonne marcheuse, elle devrait aller à travers bois jusqu'au rendez-vous de chasse qui se trouve sur la hauteur face à la Rhune ; tous les chemins du bois y conduisent. Mademoiselle ne peut pas s'égarer, il faut compter une heure pour l'aller, une heure pour le retour, mais Mademoiselle ne regrettera pas sa peine.

« Je dois prévenir Mademoiselle qu'en vue de faciliter cette promenade j'ai envoyé depuis plusieurs jours Lucco abattre les broussailles et débayer le terrain, car c'était à l'abandon depuis des années. M^{me} la marquise a donné là, pour les quinze ans de sa petite-fille Micheline, la maman de nos chères petites demoiselles, la dernière fête que nous ayons vue à Valandré. C'était une fête costumée, on a dansé la pampe-

ruque au son du tambour basque; Mademoiselle pourra voir au salon le portrait de M^{lle} Micheline qui fut la reine du bal. »

Thomas exhala un soupir; je montai me chausser pour la marche, je pris un bâton et, sortant du parc, je m'engageai dans les bois; je marchais dans une ombre verte; le premier sentier que je pris était étroit, j'avais de la peine à me frayer un passage entre les jeunes arbustes; puis le sentier s'élargissant devint un chemin, se transforma en une allée et bientôt devint une avenue; des branches mortes se brisaient sous mes pas, seul bruit dans le silence; la voûte que formaient au-dessus de moi les frondaisons des arbres mettait au-dessus du chemin que mes pieds foulaient un autre chemin d'azur. Où me conduisaient ces deux chemins? Curieuse, je me hâtais, bien que la montée fût dure. Arrivée au sommet de la côte, je poussai un cri et je restai clouée sur place par l'admiration.

Devant moi s'ouvrait une clairière arrondie dont le sol était entièrement recouvert d'un tapis de lierre et de mousse, fleuri de cyclamens sauvages d'un coloris allant du blanc pur au mauve pourpré. Trois avenues, semblables à celle par laquelle je venais d'aboutir à cette chose inouïe, partaient en des directions différentes; le centre de la croix formée par ces avenues dans la clairière était marqué par une vasque de marbre blanc d'un beau dessin; des

liserons, des viornes enlaçaient la colonne du piédestal surgissant du tapis brodé de cyclamens ; la vasque elle-même débordait de fleurettes, graines apportées là par le vent dans l'humus de feuilles mortes et germées et fleuries dans un désordre charmant. Thomas ne m'avait pas signalé cette clairière ; je devais m'être écartée de mon chemin puisque je me trouvais sur la hauteur où, d'après le dire de Thomas, le pavillon du rendez-vous de chasse était construit, dominant la vallée ; la clairière devait lui être parallèle, ou en précéder l'accès. Je me dirigeai à tout hasard vers l'allée qui faisait face à celle que je venais de quitter. En traversant la clairière je m'approchai de la vasque ; une tourterelle regagna d'une aile rapide la cime des hêtres géants, son cri déchira le silence et me fit battre le cœur plus vite ; au même instant un ramier se laissa tomber, tel une pierre, du haut d'une branche sur le bord de la vasque ; je me rendis compte alors qu'aux creux du marbre un peu d'eau était resté des pluies dernières, formant un charmant abreuvoir. Je m'éloignai pour ne pas gêner par ma curiosité les habitués de cette « buvette ».

Je n'avais pas fait deux cents mètres qu'une allée vint s'amorcer à celle que j'arpentais. Nouvelle surprise et cri de stupeur joyeuse ; au centre d'une clairière, semblable à la première, le rendez-vous de chasse m'apparaissait.

C'était un pavillon en pierres de taille à un seul étage, le rez-de-chaussée surélevé de quelques marches sur une terrasse à balustres, le tout surmonté d'un toit d'une hauteur démesurée, mais qui ne détruisait pas l'harmonie de l'ensemble. Tout ce qui grimpe, s'accroche, escalade, s'agrippe et s'étale, s'était rué à l'assaut du pavillon, aussi bien du toit que des fenêtres aux petits carreaux verdâtres que des adorables balcons.

Des bornes en pierre, chacune pourvue d'un anneau de fer, étaient disposées en cercle derrière le pavillon; à l'une d'elles était attaché par les rênes un très beau cheval de selle, et comme je restais sur place, assez indécise sur la conduite à prendre, j'entendis une voix me questionner :

— Mademoiselle Peyrat vient visiter le pavillon?

Et M. Le Bardle parut sur le seuil.

— Vous ! m'écriai-je. Que se passe-t-il?

— Rien que de très banal, rassurez-vous.

— Mais encore ! je vous ai quitté à Hosségor !

— ...qui n'est plus habitable sans vous; et, tel que vous me voyez, j'ai pour mission de vous y ramener sans tarder.

— Me ferez-vous la grâce d'être sérieux quelques minutes?

— Et vous, belle dame, celle de vous asseoir

pour m'écouter sur ce banc de forme si pure, face à cet horizon unique?

— Soit, je vous écoute.

— Regardez de tous vos yeux cette miraculeuse chose; mieux que de Valandré vous apercevez d'ici le panorama de nos montagnes! Il faut convenir que nos grands seigneurs savaient choisir l'emplacement de leurs demeures. Mais revenons à mon ambassade. Votre départ d'Hos-ségor, bien que compris, n'a pas été sans attrister les enfants et les grandes personnes...

— Y compris miss Legol?

— C'est vrai que vous vous étiez déjà en-fuie lorsque le coup de théâtre s'est produit.

— Le coup de théâtre? Il y avait donc eu drame ou comédie?

— Depuis l'incident de la promenade, miss Jessie ne pouvait s'illusionner : Pierre avait changé et votre absence n'était pas pour améliorer son humeur; si bien que deux jours après votre départ nous eûmes la douloureuse surprise d'apprendre que nos hôtes avaient déserté Eskualduna pour l'hôtel du Lac. Bouderie! Manœuvre de coquette pour ramener le chevalier servant à de meilleurs sentiments! qui le saura?.. Bref, on respire, vous devez revenir. Vous ne sauriez prolonger votre absence sans bouleverser les vacances de vos amis.

— Mais les réparations? elles ne font que commencer...

— J'y arrive... Je viens pour en hâter l'exécution; je sais que la marquise, sur votre prière, tolère un ouvrier; il y en aura deux sans qu'elle s'en doute et tout pourrait être terminé cette semaine.

— Est-ce un ordre?

— La plus instante et la plus timide des prières; mais puisque vous voulez bien que je fasse partie du clan Valandré, dites : pourquoi détestez-vous Hosségor?

— Détester ! le mot ne répond guère au sentiment que j'éprouve; ce qui est plus exact c'est que je n'aime pas la vie qu'on mène là-bas et qu'il me serait difficile de m'y adapter.

— Langlade l'a bien compris ainsi, et votre départ, même avec le prétexte ingénieux que vous lui avez trouvé, a été pour lui une leçon.

— Vous me surprenez; ce départ était motivé, commandé pour ainsi dire par les circonstances et non pas par l'effet d'une préférence marquée pour tel endroit au détriment d'un autre. Ma situation ne me permet pas, du reste, de donner un avis, un conseil et encore moins une leçon ! J'espère que votre imagination crée de toutes pièces une mentalité qui est loin d'être celle de M. Langlade; mais je vais être franche : si je n'ai pas le droit de blâmer ou d'approuver ce qui se fait autour de moi, il n'est pas moins vrai que j'ai été d'abord surprise, puis attristée par l'organisation de nos vacances; je m'étonne

que M. Langlade n'ait pas songé à se rapprocher davantage de ses enfants pendant les rares jours qu'il pouvait leur consacrer. Annie avait certainement, tout comme moi, escompté un mode de vie plus intime; l'enfant a été effarée devant l'envahissement d'Eskualduna par tant d'étrangers. Ni elle ni moi ne pouvons rien pour changer les choses.

— Je ne suis pas de votre avis; vous allez revenir, on a besoin de vous là-bas. M^{me} Dumesnil annonce son arrivée, la domesticité est réduite à ce qu'elle est à l'ordinaire : deux ménages de gardiens et de gens de maison aussi peu stylés que braves; sous votre direction, tout ira bien.

— Mon départ d'ici va contrarier la chère marquise, elle s'habitue à moi.

— Certes, je la crois sans peine, mais, entre nous — et si je suis indiscret n'accusez que l'intérêt que je vous porte, — que devenez-vous en dehors des audiences?

— Vous le voyez, je me promène et, à ce propos, comment saviez-vous que j'étais ici?

— Par Thomas, qui lui aussi s'inquiète un peu de votre solitude. Voulez-vous maintenant visiter le pavillon?

— Bien volontiers.

Et nous voici, Mélie, ouvrant des portes, poussant des volets et jetant à tout bout de champ des exclamations d'admiration.

— N'est-ce pas, concluait M. Le Bardle, arpentant la salle du bas, de plain-pied avec la terrasse, toute garnie de glaces, de boiseries aux fines ciselures, et, au-dessus des portes, de panneaux délicieusement décorés de fleurs, n'est-ce pas que ce serait un charmant pied-à-terre? Voyez ce boudoir, ici ce petit salon à musique, à droite et à gauche de l'entrée. Imaginez-vous cela reconstitué?

— Mon Dieu! oui, ce serait un joli rêve à faire, mais pour rester dans la réalité le soleil descend, voyez la brume bleue qui monte de la vallée. Moi, je suis venue à pied et je dois faire la lecture à la marquise avant le dîner. Vous arriverez bien avant moi; prévenez Marie-Jeanne que vous devenez l'hôte de Valandré pour quelques jours. A tout à l'heure.

J'entendis longtemps le galop du cheval sous le couvert du bois; au-dessus de la clairière, le ciel se teintait de pourpre, les cimes des montagnes, surgissant du brouillard accumulé à leur base, se silhouettaient d'or; et plus je regardais la vieille maison, plus j'étais prise, envahie par une pensée obsédante de déjà vu! J'étais là, bouleversée, regardant un rayon de soleil venu presque horizontalement au travers des futaies mettre une flamme aux carreaux des vitres, se hisser jusqu'à l'étrange girouette aux armes des Valandré pour la dorer toute et lui faire un instant oublier sa rouille lépreuse. Où donc ai-je vu

cette maison? Sous ce balcon, au seuil de cette porte, qui donc m'attendait? Mélie, aide-moi à trouver. Tu te souviens : dans tous mes rêves de petite fille je te parlais toujours d'une vieille maison, une maison qui, un jour, livrerait un secret et un trésor! si c'était celle dont je ne pouvais m'arracher ce soir?...

J'ai raconté ma promenade à la marquise.

— Comment! vous êtes allée jusqu'à cette bicoque? Mais vous êtes bonne marcheuse, Josette.

Un moment elle resta silencieuse; elle devait évoquer dans ses souvenirs les fêtes, les réunions, les parties de chasse dont le pavillon avait été témoin, puis brusquement elle me questionna :

— Vous connaissez le grand salon de réception, je pense?

— Non, Madame, il est toujours fermé et rien ne m'appelle de ce côté de la maison; les enfants ne vont jamais dans ces pièces.

— Vous n'êtes pas curieuse! Je vous prie cependant de donner l'ordre à Thomas d'ouvrir le salon. Vous irez le visiter; vous y verrez le portrait de ma mère et de ses sœurs costumées pour danser la pamperuque au château de Mar-rac, à Bayonne, devant Napoléon et Joséphine. Le costume était seyant ainsi que vous vous en rendrez compte: symphonie en blanc, rose et brun, aussi bien pour les hommes que pour les

femmes. Les danseuses portaient le jupon de taffetas rose à falbalas, le corselet de taffetas puce, les souliers puce brodés en rose, grand chapeau blanc à ruban rose. Quant aux danseurs, ils portaient le gilet et la culotte de taffetas blanc, jarrettières roses et ceinture drapée autour du corps par-dessus le gilet, veste puce, bas blancs, souliers noirs, chapeau rond, noir.

« J'ai porté ce costume, ma fille également, il était à la mode; dans toutes les fêtes de ce pays on dansait la pamperuque et Micheline eut un grand succès au bal que j'offris à la jeunesse à l'occasion de sa quinzième année. On dansa en costume sur la terrasse illuminée à giorno. Jean Le Bardle doit se souvenir de ce bal; à propos de ce danseur assagi, Marie-Jeanne est venue me prévenir de son arrivée à Valandré où il compte, paraît-il, séjourner quarante-huit heures. Il vient vous chercher, de cela j'en suis sûre; on ne peut se passer de vous là-bas, mon tour est revenu de me morfondre. »

— Madame, le mois d'août sera vite passé et Hosségor est tellement voisin que je puis facilement venir un jour par semaine auprès de vous; ce sera mon jour de repos! M. Langlade a aussi le projet de séjourner à Valandré au moment de l'ouverture de la chasse et d'y recevoir quelques amis, avec votre assentiment, cela va sans dire; il viendra lui-même le solliciter.

— Oh! petite Josette unique, petite sorcière

aux yeux clairs, comme vous disposez toutes choses pour le mieux, ne doutant de personne, ce en quoi vous avez raison, car je ne sache pas qu'il vienne à l'idée de quiconque de vous attrister en mettant obstacle à vos projets, en contrariant vos plans. Descendez vite; pour le quart d'heure vous êtes la dame de Valandré et votre hôte vous attend.

Pendant que nous dinions, M. Le Bardle et moi, Thomas nous fit part du message de la marquise apporté par Miren; nous étions priés, M. Le Bardle et moi, de passer la soirée chez elle. Non sans quelque appréhension du côté de mon compagnon, nous nous rendîmes à l'invitation de la marquise.

Nous la trouvâmes très animée, elle nous présenta des photographies du dernier bal costumé donné au pavillon de chasse; à mon vif étonnement notre hôte se reconnut au milieu d'un groupe d'enfants de son âge formant une cour à l'héroïne de la fête : Micheline; tous étaient en costume, tous étaient charmants.

— J'avais douze ans, dit Jean Le Bardle, et j'étais amoureux fou de Micheline.

— Micheline ! La voici à l'époque de ses fiançailles, nous dit à ce moment M^{me} de Valandré. Et nos regards se portèrent sur un très beau portrait que nous n'avions pas vu en entrant et que Miren avait dû monter du salon.

Personnellement je ne connaissais de la jeune

femme que la miniature qui se trouve dans la chambre des fillettes et reproduisant les traits de leur mère à peine âgée de huit ans. Renée était, de cette image, une vivante réplique. Dans le portrait que j'avais sous les yeux on retrouvait la grâce espiègle du sourire, la délicatesse un peu mièvre des traits, les yeux bleus, le flou de cheveux blonds, la fraîcheur du teint, tout cela était exquis, tout cela évoquait la poupée, le bibelot de Saxe fragile, mais que manquait-il donc dans le regard? La douceur calme et grave du beau visage d'Annie; sans nul doute, c'était cela; les yeux bleus ne livraient pas le secret d'une âme, leur limpidité était sans profondeur.

Ce fut la marquise qui s'arracha la première à sa contemplation.

— Vous ferez descendre ce portrait demain, me dit-elle, ainsi que ces photographies; maintenant, parlons de ce qui nous intéresse. Je vous ai prié de monter chez moi, monsieur Le Bardle, parce que M^{lle} Peyrat a découvert le rendez-vous de chasse et qu'il serait peut-être agréable à mon petit-fils, votre ami, de remettre ce pavillon en état. Dans ces conditions, il serait utile de savoir que tout le mobilier existe et que je fis déménager le pavillon après le mariage de ma petite-fille; je connais assez mes gens pour assurer que vous trouverez tout en bon état dans les greniers de Valandré. Vous

êtes un artiste, cher Monsieur, il vous sera agréable, je crois, de procéder à une reconstitution d'un décor jadis très remarqué. Puisqu'il y aura encore des chasses à Valandré, il serait malséant que notre député reçoive ses invités dans une maison vide de tout mobilier et soit par ce fait empêché de les prier à déjeuner. Faites tout le nécessaire, Monsieur, je vous donne carte blanche et vous ouvre ma bourse, n'hésitez pas à bien faire les choses; ce sera plus intéressant, j'imagine, que de refaire des peintures dans des chambres d'enfants!

— Mais elle est adorable, votre marquise, me confiait M. Le Bardle en descendant.

— Vous ne la connaissiez pas?

— A peine; j'ai été élevé, comme toute la jeunesse de ma classe et de ma génération, dans le respect du nom des Valandré et des Morlange, dont le faste était alors à son apogée; mais la marquise était hautaine, distante, puis repliée sur elle-même, enfermée dans sa douleur après les coups qui la frappèrent si cruellement; elle était pour moi un personnage de légende. Pierre, qui n'est pas de notre pays, connaît encore moins que moi, j'imagine, cette grand'mère... par alliance, et il n'a jamais cherché à s'en rapprocher; il a été heureux de la demande qui lui fut faite par M^{me} de Valandré de se charger des deux petites filles; je ne crois pas cependant qu'il se soit rendu compte des obligations mo-

rales, de la dette de reconnaissance à quoi l'engageait le geste de l'aïeule; il faudra mettre ces choses-là au point, petite Fade.

— Vous dites? répétez ce mot?

— J'ai dit : petite Fade; dans le Morvan, pays de ma mère, on appelle ainsi les fées... Et maintenant, bonsoir; la journée sera dure si nous voulons partir samedi matin.

Samedi soir. Hosségor, 11 juillet.

Me voici revenue ici bien résolue à partager ce temps de vacances entre les enfants et ma chère marquise; je l'ai sentie tellement désespérée devant la perspective d'une solitude nouvelle!

— Que voulez-vous, m'a-t-elle dit, être seule était mon lot depuis longtemps et je m'étais accoutumée à cet état de choses; on se fait à sa prison, on s'habitue à son malaise; quoi qu'il en dise, l'homme est un animal qui se meut facilement dans une atmosphère lourde de peines; l'état de sérénité est pour lui un état passager; quant à celui du bonheur, il l'atteint rarement et y aspire à longu~~eur~~ de vie.

« Mais pour ne pas ressentir ce que la solitude a de pénible et la mise en marge de la vie d'anormal, il ne faut pas d'éclaircie dans le ciel, et pour trouver quelque saveur au brouet habituel il ne faut pas s'attabler devant des mets délicats. Votre présence auprès de moi, petite fille, c'était un état de grâce! vous m'enleviez à ce

repliement sur moi-même si propre à n'inspirer que de la mélancolie. Vous étiez la fleur poussée sur mes ruines... »

Elle seule a le secret de pareilles pensées, elle seule peut les trouver et les exprimer.

Nous sommes arrivés à Hosségor vers trois heures; les enfants étaient venues à notre rencontre jusqu'au village avec Kadicha; nous les fîmes monter toutes trois dans la voiture; j'avais Renée sur mes genoux, Annie se pressait silencieuse contre mon épaule et je la devinais franchement heureuse.

— Vous ne repartirez plus, n'est-ce pas? me disait-elle tout bas, il ne faut plus jamais nous laisser sans vous.

J'ai trouvé la maison et le jardin comme assagis. M. Langlade était allé à Bayonne au-devant de M^{me} Dumesnil. Les deux serviteurs qui sont une réplique de Thomas et de Marie-Jeanne sont venus me saluer très aimablement. Kadicha, qui avait mis le couvert avec Annie, a réclamé de moi le coup d'œil de la maîtresse de maison et je n'ai eu que compliments à faire; je retrouvais ici un peu de cette atmosphère de cordiale simplicité qui fait qu'à Valandré on ne peut pas se sentir étranger; jusqu'à ce soir, Eskualduna ayant tout du palace n'avait pas eu le don de m'apprivoiser.

.....

Après le repas du soir on s'est réuni dans le jardin. M^{me} Dumesnil, sous le charme de tout ce qu'elle voit de nouveau autour d'elle : pays qu'elle ignorait, enfants qu'elle n'avait vus que bébés, maison, jardin, tout, disait-elle, la jetait dans l'admiration.

— C'est un paradis que vous habitez, Pierre, je n'imagine pas que vous puissiez vivre ailleurs qu'ici.

— Chère amie, répondait M. Langlade, il est un fait, c'est que choses et gens et le ciel lui-même se mettent en frais pour vous conquérir. C'est bien la première fois depuis mon congé que je vois une aussi belle nuit.

Quelqu'un dit à côté de Pierre : « Parce que c'est la première fois que tu sais regarder », et Jean Le Bardle sortit de l'ombre d'un massif. Un silence presque trop lourd pesa un moment sur tous, et chacun à sa manière, même la petite Annie, regarda le spectacle unique de ce coin de terre sous la clarté lunaire. La maison surgissant des profondeurs du bois de pins respirait, par toutes ses baies ouvertes, les parfums de ses balcons fleuris de pétunias, d'héliotropes et de jasmin; le sable des allées étincelait par endroits sous la lumière crue de la lune; dans l'ombre il prenait des blancheurs neigeuses; sur les pelouses d'un vert sombre, les corbeilles unifiaient leurs couleurs dans un scintillement argenté; le bruit lointain de la mer accompagnait

en sourdine la chanson du vent dans les mélèzes.

Kadicha, venant chercher Renée pour la coucher, rompit le rêve que certainement chacun poursuivait à sa guise dans ce décor de féerie. L'enfant proteste et s'enfuit, poussant des cris joyeux; Jean Le Bardle, Josette d'abord, puis Pierre et Annie se mettent à poursuivre l'espiègle. A un moment de sa course, Renée rejoint Josette et de ses petits bras enserre les genoux de la jeune fille.

— Cachez-moi ! cachez-moi ! crie-t-elle

Et comme tout courant vers le groupe le papa va se saisir de sa fille, d'un mouvement imprévu et rapide Renée passe derrière Josette et, la poussant brusquement, la jette dans les bras qui s'ouvraient et se referment sur elle une seconde. Annie, Jean, Kadicha, Renée, M^{me} Dumesnil, qui suivaient des yeux le jeu de l'enfant, applaudissent. Josette et Pierre finissent eux aussi par rire comme les autres. Pierre s'excuse. Kadicha emporte Renée que Jean et Annie continuent à poursuivre.

— Comme c'est autre chose que notre vie parisienne, Pierre, fit M^{me} Dumesnil, et comme vous devez goûter mieux que n'importe qui la douceur de cette vie de famille.

Annie, qui revenait, donnant la main à Josette, atteignait à ce moment le rond-point où se tenaient son père et M^{me} Dumesnil; elle entendit la phrase et s'écria :

— C'est si gentil à papa de jouer avec nous !
C'est la première fois depuis les vacances !

— Et voilà, chère amie, s'exclama Pierre, comment on est trahi par les siens ! Mademoiselle Peyrat, je vous prie, laissez... Annie ne me gêne pas pour faire une confession. Quant à vous, vous interviendrez, j'espère, en faveur du... pécheur repentant.

— Mais, Pierre, dit, rieuse, M^{me} Dumesnil, je n'ai aucun pouvoir ni pour vous entendre, ni pour vous absoudre.

— Écoutez toujours et tenez pour certains et ma contrition et mon bon propos. Je suis arrivé ici intoxiqué par la vie politique, surmené par la vie parisienne et prisonnier des préjugés et des obligations qu'elle nous crée. J'ai alors fait d'Eskualduna, si douce à regarder ce soir, une sorte de palace d'un luxe tapageur, d'une vie trépidante et folle qui ont surpris d'abord, puis effarouché le clan Valandré ! effarouché au point que, chef de clan, M^{lle} Peyrat ici présente s'est enfuie, préférant le silence des bois de Valandré au stupide tapage que nous faisons ici, un tas d'imbéciles et moi.

— Ah ! tu l'avoues enfin, s'écria Jean Le Bardle, qui apparaissait dans le cercle, ce n'est pas trop tôt ! Imaginez-vous, Madame, le décor qui nous entoure, nous enveloppe de son harmonieuse douceur, bruissant des sons d'un jazz, rutilant de lumière électrique en rampes, phares,

ballons, projecteurs. Nous avons souffert cela, oui, Madame. M^{lle} Peyrat a pu s'enfuir sous couleur de réparations urgentes à faire exécuter, je n'ai pu faire comme elle, hélas ! et puis je suis attaché à notre député ; je soupçonnais que des raisons impérieuses le forçaient à pousser jusqu'ici le soin de sa propagande. Et bien que ses électeurs n'aient rien de commun avec l'aristocratie parisienne et les pique-assiette dont il s'entourait... et nous avec, stoïque, je suis resté à mon poste.

« Allons, mademoiselle Josette, avouez que vous goûtez le charme de cette soirée, de ce silence et que ce soir, vous êtes bien près d'aimer Eskualduna. »

— Mes amis, dit M^{me} Dumesnil qui riait, je ne comprends pas très bien, mais je crois deviner : j'inaugure ce soir, dans ce cadre unique, une ère de vie nouvelle calme et simple à laquelle vous aspirez tous ; vous me voyez ravie de la chose et très touchée par votre pensée, mon cher Pierre, de m'associer à ce mode nouveau d'existence.

— Et dire, s'écria Jean Le Bardle, qu'on hésite à accorder aux femmes le droit de vote ! M^{me} Dumesnil nous reposerait à la Chambre de certains orateurs en mal d'éloquence.

« Par contre, Mademoiselle Peyrat est bien silencieuse ; parlez-nous de votre découverte du pavillon de chasse... et sachez que Pierre est

aussi enthousiaste que moi des projets de reconstitution de ce coin de Valandré dont il garde un si bon souvenir. »

Et Josette, que M^{me} Dumesnil trouvait un peu réticente, parla de la vieille maison des bois que dans son cœur elle avait baptisée pour elle seule : la Maison du Rêve !

Un nom était sur toutes les lèvres qui ne le prononçaient pas ; un visage devant tous les regards : Jessie, dont la beauté insolente s'harmoniserait si peu ce soir au tranquille silence.

.....

L'aveu d'Annie. — C'est un soir d'octobre, Annie est seule avec M^{me} de Valandré ; l'enfant tolérée jusqu'alors est désirée maintenant ; l'aïeule se réjouit de sa présence, l'attire chez elle, la laisse facilement jouer chez elle et va jusqu'à évoquer pour Josette et pour elle des souvenirs de sa propre enfance.

Ce soir Annie et sa grand'mère sont seules, Josette étant allée reconduire Renée à Kadicha. Une lampe posée sur un guéridon inonde de clarté la tête de l'enfant, alors qu'elle laisse dans l'ombre le visage de l'aïeule ; et voici qu'Annie repousse soudain le livre dont elle regardait les images ; elle se lève et vient s'appuyer tout contre la bergère :

— Bonne-maman, s'il vous plaît, je voudrais vous dire quelque chose.

Sans regarder l'enfant, M^{me} de Valandré répond, distraite :

— Cela me plaît, dis ce que tu as à dire.

L'enfant s'est agenouillée, sa tête est tout contre les genoux de sa grand'mère, le clair petit visage se rose d'un émoi impossible à dissimuler, les petites mains cherchent à rencontrer, sur la robe de soie lumineuse, les autres mains si belles, si blanches et si inertes; l'aïeule ne voit pas, ne comprend pas, ne devine pas ce qu'il y a de tendresse craintive dans le cheminement des petites mains vers les siennes.

Alors dans le silence que rythme le balancier de la pendule, que ponctue le crépitement du feu, la voix d'Annie prononce ces mots :

— Bonne-maman ! je vous aime de tout mon cœur...

Presque violente, une main se pose sur les cheveux bruns qu'elle écarte du front, renverse en arrière la petite tête qui reçoit ainsi toute la lumière de la lampe; les yeux noirs, si beaux et si durs, fouillent les yeux limpides.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je le pense...

— Qui t'a priée de me faire ce mensonge ?

— Personne, et ce n'est pas un mensonge...

Je vous aime, bonne-maman.

La main se retire du front, le petit visage retombe dans l'ombre, les mains de l'aïeule et

de l'enfant ne se sont pas rejointes. Annie se relève, elle dit très doucement :

— Bonsoir, bonne-maman !

Et déjà elle est près de la porte, elle avance la main pour l'ouvrir, lorsqu'un appel jaillit du fond de la bergère, son nom prononcé, rien que son nom : « Annie ! » Mais que ne contient-il pas, ce nom, de détresse, de joie, de crainte, oui, crainte, effroi de la solitude, de l'abandon qui se refermeront sur elle une fois l'enfant disparue ! Méfiance vaincue, ivresse de croire enfin à quelque chose de simplement tendre et bon, sans calcul et sans espoir de profit, il y a tout cela dans le cri jailli du cœur de l'aïeule vers l'enfant de sa chair, de sa lignée : « Annie ! »

Interdite, mais bouleversée, l'enfant a couru se jeter dans les bras qu'on lui tendait et qui se referment sur elle. Sur l'étreinte de deux êtres le silence tisse son miséricordieux voile ; par les larges fenêtres qui nuit et jour encadrent le ciel, on voit au-dessus de la Rhune, lampe d'or dans l'azur sombre, une étoile, une seule qui regarde.

Josette qui revenait à entr'ouvert la porte, elle a vu et, le cœur bouleversé par la joie, elle va, discrète, se retirer lorsqu'on la rappelle.

Tenant toujours Annie entre ses bras, ne cachant pas son propre visage couvert de larmes, M^{me} de Valandré interpelle la jeune fille



— Josette ! venez contempler votre œuvre, quatrième et dernier acte du mélodrame de l'Ambigu : une aïeule retrouve son enfant ou l'enfant retrouve son aïeule, au choix. Regardez-nous !

Josette, qui lutte contre les larmes, ne se laisse pas démonter par le persiflage de M^{me} de Valandré ; elle s'agenoui'le et, attirant Annie afin de libérer de son poids les genoux de l'aïeule, elle essuie les joues de l'enfant cependant que M^{me} de Valandré continue de railler et, désignant Annie :

— Pour elle, pour moi, des mouchoirs d'abord, et ce soir du tilleul pour toutes ; et maintenant, ma chérie, va retrouver Renée.

— Je reviendrai demain ?

— Bien certainement.

— Quand je voudrai et bien longtemps ?

— Oui, bonsoir, Josette, conduisez-la et revenez.

— Mais enfin, disait Josette, que s'est-il donc passé ?

— Que sais-je ! Cette petite, qui n'a certainement rien des Valandré ni des Morlange, mais doit tenir du côté de son père, a éprouvé comme cela, soudain, le besoin de me déclarer son amour : « Bonne-maman, je vous aime de tout mon cœur ! » Vous comprenez et mon émoi et ma stupeur, cette dernière passant l'autre de beaucoup.

« On perd l'habitude de ces choses; entre Annie et vous, Josette, positivement je m'attendris... Prenez ceci au sens du mot : devenir moins coriace.

« Mais tout cela, ma petite Josette, confirme mes craintes au sujet de l'avenir d'Annie. La vie ne fait qu'une bouchée de ces êtres tendres, il faut donc chercher à les fortifier, à les aguerrir pour qu'ils puissent résister; employez-vous à cela auprès d'Annie, il faut me promettre de ne pas abandonner cette chère petite. »

— Je n'en ai pas l'intention, je vous assure, Madame.

— Mais vous pouvez vous marier !

Josette eut un joli rire.

— Chère Madame bonne-maman, vous oubliez que je suis un piètre parti pour un homme moderne : pas de dot, pas d'espérances ! un physique médiocre et même pas professeur titularisé, donc pas de retraite. La fondation d'un foyer dans l'état social actuel ne se bâtit pas sur un idéal, ni sur des probabilités; c'est une affaire.

— Cessez de vous démolir, vous et votre temps, et que, puisque à vous entendre vous n'êtes pas mariable, je propose que vous restiez auprès de moi dans le cas...

— Quel cas, Madame ?

— Mon Dieu, celui ou d'autres que vous se marieraient, ou plus exactement se remarieraient.

Le visage de Josette, sur lequel la marquise

fixait un regard qui se targuait de ne rien laisser échapper, ne décela ni surprise ni émoi; un observateur un peu plus averti que M^{me} de Valandré eût noté cependant l'assombrissement des yeux clairs. Le ton de la voix était posé, net, franc comme à l'ordinaire, lorsque la jeune fille répondit :

— C'est une hypothèse à laquelle je n'ai pas songé, je l'avoue, mais je ne pense pas que le nouveau mariage de M. Langlade puisse changer quoi que ce soit à ma situation auprès des enfants?

— Si la jeune femme désirait elle-même s'occuper des petites?

Cette fois, Josette pâlit.

— Sauriez-vous quelque chose, Madame?

Et devant le regard de Josette se dresse, insolemment triomphante, la silhouette de Jessie.

Au bouleversement de son cœur la chère enfant peut se rendre compte de ce que l'amour-pitié et l'amour-sollicitude ont fait de chemin! et que Pierre n'est plus celui qu'il s'agit de défendre, mais celui qui est désormais sa seule raison de vivre. Elle pense aussi à Annie, ce petit être exquis livré à cette femme! Elle perd pied, mais il faut donner le change à la marquise qui, de son côté, s'exclame :

— Grands dieux! que voulez-vous que je sache? Vous connaissez mes rapports avec mon petit-fils par alliance, ils ne comportent aucune

confiance, n'étant susceptibles d'aucune confiance. C'est une supposition; pourquoi vous trouble-t-elle à ce point?

— C'est que, répond Josette, j'ai charge d'âmes : mon père, ma mère et ma sœur ont besoin de moi, et si je perdais ma place ici...

— Ah ! non, Josette, ne recommençons pas les scènes dramatiques, je m'y refuse, c'est trop pour une faible femme comme moi; je croyais qu'on vous avait baptisée « M^{lle} Quand-même ». Justifions votre surnom en décidant que, quoi qu'il advienne, vous resterez auprès de moi quand même. Que diable ! je suis tout aussi intéressante que ces petites filles que la seule perspective de perdre suffit à vous enlever tout courage et à faire retirer les couleurs de votre visage ! Souriez, Josette, et priez seulement Dieu qu'il continue à oublier que j'ai passé l'heure de lui être décemment présentée !

Une partie de bridge. — Une partie de bridge dans l'appartement de la marquise. Le doyen d'Hasparren et Jean Le Bardle tiennent contre M^{me} de Valandré et Pierre Langlade; la partie est mouvementée. Annie et Josette vont et viennent de la chambre au petit salon, surveillant le feu des deux cheminées, remontant les lampes, préparant le thé et le grog, beurrant les tartines. Josette dispose des ceilllets dans un vase, sur un guéridon.

— Pierre, dit alors M^{me} de Valandré avec une nuance d'impatience dans la voix, nous sommes déjà en mauvaise posture contre ces deux diables d'hommes (le doyen s'est incliné en riant) ! jouez en regardant vos cartes, si possible, et non votre fille...

Et la partie est perdue naturellement.

Jean Le Bardle qui, l'hiver, habite la demeure paternelle à Hasparren, est reparti, emmenant le doyen ; Josette et Annie se sont aussi retirées pour aller travailler. Au moment où Pierre se levait pour les suivre, M^{me} de Valandré lui propose de compulser avec elle quelques dossiers de fermages et il est resté.

— Je suis à vos ordres, Madame.

— Dans ce cas, asseyez-vous, et j'aime mieux vous dire tout de suite que pour ce qui en est des comptes de fermages je n'en ai jamais vérifié un de ma vie, espérant que fermes et fermiers pouvaient se passer de moi pour se comporter le mieux du monde.

— Alors, Madame, je ne comprends pas ?

— Qu'il me fallait un prétexte pour vous retenir auprès de moi quelques instants ? C'est en effet assez triste pour moi, mais je n'insiste pas ; je veux vous parler des enfants et de leur institutrice.

— Madame, auriez-vous quelque grief contre M^{lle} Peyrat ?

— Seigneur, qu'allez-vous chercher là ! Si.

quelque chose était répréhensible dans ce trio, ce serait sa perfection; Renée est un adorable bébé, Annie inquiétante d'intelligence et de sensibilité et Josette unique au monde. Cette enfant de vingt ans qui trouve moyen, entre deux petites filles, une vieille femme impossible, dans une demeure qui a tout du cloître sans en avoir l'attrait mystique et dans un pays perdu, loin de tout centre civilisé, d'être sans répit affable, serviable, enjouée, toute à tous! je vous assure, c'est déconcertant; et le plus fort, l'admirable, c'est qu'elle n'accomplit pas un devoir d'état, qu'elle n'exerce pas ici une profession, non, elle nous aime! Car elle nous aime, Pierre: Annie, Renée et moi, et la pensée d'être séparée de nous lui est douloureuse, je l'ai constaté dernièrement.

— Mais il ne peut être question que M^{lle} Peyrat...

— ... nous quitte de plein gré, ses élèves et moi, d'accord; mais il peut surgir des événements! M^{lle} Peyrat peut se marier, d'autres circonstances peuvent se présenter: supposez, par exemple, Pierre, que vous vous remariiez, ne sursautez pas, ce serait chose toute naturelle et désirable pour vous. Au fait, cette Américaine dont tout le monde parle, qu'en faites-vous, très cher?

— Comment! on vous a parlé de miss Legol?

— Vous oubliez, très cher, que Kadicha était

chez vous. Cette princesse des Mille et une Nuits l'a éblouie, elle aussi. Ayant votre foyer, vous y reprendriez vos filles; votre femme, à juste titre, désirerait s'occuper d'elles. Josette ne l'a que trop compris.

D'un bond, Pierre s'était mis debout.

— Vous n'avez pas parlé de ces choses à...

— A Josette?... mais certainement.

M^{me} de Valandré sentit ses mains prisonnières d'une main nerveuse et qui tremblait, tandis que la voix méconnaissable de Pierre questionnait :

— Bonne-maman ! qu'a-t-elle dit ?

Dégageant ses mains et en apparence insensible à ce nom qui lui était donné pour la première fois par cette bouche, M^{me} de Valandré affirma :

— Elle a été troublée...; cette enfant gagne ici le pain de ses parents; perdre sa situation serait pour eux et pour elle une catastrophe ! Mais je l'ai rassurée et lui ai promis que, quoi qu'il arrive, elle ne me quitterait pas de mon vivant. Un moment obscurci par mes appréhensions, le ciel est redevenu serein; tout est donc pour le mieux. Est-ce que vous n'amenez pas demain tout votre monde à la campagne ? J'avais cru comprendre qu'il en serait ainsi; faites en sorte que votre passage soit une fête prolongée : l'hiver sera long; les enfants seront heureuses de faire une excursion, le pays est beau en

automne... Allez, Pierre, je ne vous retiens plus.

M. Langlade se leva, il était visiblement bouleversé; il se pencha sur la main qu'on lui offrait, la baisa, hésita une seconde, la gardant dans la sienne, comme prêt à laisser monter de son cœur à ses lèvres quelque chose de l'émoi qui le remplissait; il commença même par dire :

— Bonne-maman !...

Mais il leva les yeux et rencontra le regard fixé sur lui, regard si étrangement lumineux et rempli de tant de compréhensive et malicieuse tendresse qu'il en perdit tout à fait contenance et lança, joyeux, cette phrase :

— Vous m'excuserez, bonne-maman ! il est urgent que je m'entende avec Le Bardle pour notre randonnée de demain; je file à Hasparren, cette course me remettra et j'arriverai peut-être ainsi à calmer mon ressentiment contre vous.

— Allez, mon garçon, croyez que je comprends votre état d'âme... et votre rancune. N'oubliez pas tout de même que l'on dîne à sept heures et demie

Et la porte se referma.

— Mes enfants, dit la marquise, je vous attends aux prochains bourgeons, puis elle sonna pour qu'on lui envoie Thomas à qui elle désirait parler.

.....

— Mélie, les choses voient, les choses parlent, et si nous savons entendre leur langage il est souvent bien émouvant.

Il nous arrive après une lecture de rester silencieuses, M^{me} de Valandré et moi, et d'écouter tout ce qui se chuchote dans l'ombre des rideaux retombés. Le feu raconte la forêt, les fleurs racontent le jardin, la chaise basse se souvient et murmure des noms, noms de petites filles sages dont les menottes tenaient, alors que durant des heures ces enfants modèles restaient assises sur sa paille tressée, qui un livre d'images, qui une poupée. Les glaces jouent à se renvoyer leurs reflets et du fond de leur transparente pureté montent, imprécis, falots d'abord, des visages,... visages d'aïeule, visages frais aux contours arrondis de ces incroyables et merveilleuses danseuses de la pamperuque dont le souvenir me hante depuis le soir où je les vis s'évader des feuillets jaunis d'un album ou descendre de leurs cadres dorés.

Les portes jouent à s'entr'ouvrir, et des mains, des mains sur lesquelles tant et tant de baisers se sont posés qu'elles en ont gardé comme un frémissement, jouent à ouvrir les tiroirs de la vieille commode dont les cuivres reçoivent l'éclair d'une flamme venue du foyer pour guider les mains dans leur recherche.

L'incroyable, Mélie, c'est que dans ces minutes où passe sur nous l'âme des choses, l'âme

de ceux et de celles qui vécurent ici, je ne me sente pas indiscrete et qu'à ma compréhension de ce que ces voix évoquent se mêle autant de respect que de tendresse. Si notre rêverie se prolonge, j'entends, repoussant le silence comme elle rejetterait de ses épaules un manteau trop lourd, la marquise dire : « Etrange petite fille, est-ce pour me plaire que vous paraissez, vous aussi, aimer cette heure entre chien et loup ? ce ne sont pas là goûts de votre âge ; faites apporter les lampes et foin des fantômes ! »

Et si je dis : « C'est dommage ! » elle rit, et comme une enfant ajoute : « Si vous ne faites pas de lumière, envoyez chercher les petites et racontez-nous des histoires. »

Et je raconte... et je brode sur la trame de mes souvenirs de petite fille les plus folles, les plus invraisemblables choses. Dans l'ombre grandissante, les mains de la marquise apparaissent plus blanches et le front d'Annie plus lumineux.

Le phare meurtrier. — Toute la nuit, cette longue nuit de novembre, la tempête a sévi sur la côte, et c'est tellement beau à voir que Jean Le Bardle est venu chercher Josette pour la conduire à Biarritz. La mer est démontée, les vagues folles, échevelées par le vent, se ruent à l'assaut des rochers, s'y écrasent avec un fra-

cas assourdissant. La Côte des Basques n'est qu'écume et embrun que le soleil argente et que par moments éclaire la magie d'un arc-en-ciel.

Josette et son compagnon se dirigent vers le phare afin d'admirer le spectacle de la côte vers la Barre de l'Adour; au pied du phare, un spectacle inattendu, inouï, arrache à Josette une exclamation de pitié. Le phare, cette nuit, a été meurtrier : le sol, au pied de la tour, est jonché de goëlands et de mouettes dont les corps et les ailes rigides conservent dans la mort le geste tragique de l'envol confiant.

Josette, visiblement émue, reste silencieuse, reconstituant le drame tel qu'il a dû se produire : perdus dans la nuit, la brume, l'embrun, les grands oiseaux tournoyaient à la dérive, et soudain devant eux, traversant l'opaque brouillard, une lueur a glissé, argentant les grandes ailes humides; vers cette lueur, vers cette trouée de lumière, ils ont dirigé leur vol; tendant en un effort prodigieux leurs muscles fatigués par la tempête, ils ont ramé de toutes leurs ailes lassées, mais encore puissantes, vers ce port, vers ce répit; leurs poitrines, proues vivantes, parviennent à fendre l'air bouleversé, agité de vents contraires; ils avancent et, d'un dernier élan, ils viennent se heurter, se meurtrir, s'ensanguanter, se tuer contre les glaces indifférentes.

inconscientes et funestes gardiennes de la Flamme ! L'un après l'autre, surgissant de la nuit, ailes larges ouvertes, ils trouvent là l'impitoyable arrêt de leur envol fervent, et, le soir, Josette écrira à Mélie l'horreur de ce spectacle et elle ajoutera : « Devant ces oiseaux si visiblement figés dans leur geste de confiance, je pense à ces âmes que la tourmente disperse, éparpille, qui luttent dans la nuit, qui souffrent et s'épuisent. Elles aperçoivent soudain une clarté et tendent vers elle, pour l'atteindre, s'y réchauffer, s'y reposer, toutes les forces de leur volonté, toutes leurs possibilités d'espérer.

« Elles s'élancent et se brisent contre ce qu'elles n'ont pas soupçonné entre elles et le Rêve : la glace infranchissable et meurtrière de la Réalité. »

Les fermiers. — Madame, je m'excuse d'avance, dit Josette, entrant à l'heure du courrier chez la marquise, si j'empiète un peu sur votre domaine, mais j'ai cru de mon devoir d'aller apporter en votre nom des condoléances et des secours chez les Harispa.

— Qui est-ce les Harispa ? et que leur arrive-t-il ?

Josette rougit.

— Ce sont vos fermiers, répondit-elle, et il leur arrive un grand malheur. Felipe, le père, vient de mourir ; il avait fait une chute cet été

et ne s'est jamais bien rétabli; il n'avait que cinquante-huit ans, sa veuve et sa fille sont dans l'incapacité de gérer la ferme. C'est la misère pour elles deux.

— Que prétendez-vous que je fasse, Josette? la mort, la misère, sont lots communs à nous tous.

Josette garda le silence, la marquise reprit plus nerveuse :

— Dites votre pensée, toute votre pensée, ne craignez pas de parler, je sens bien que mes paroles vous choquent.

— Elles me surprennent et m'attristent; Madame, cette famille Harispa gère votre ferme, en cultive les terres de père en fils depuis plus d'un siècle.

— S'ils ne se sont pas enrichis, qu'y puis-je?

— Le fermage était lourd, la guerre a pris les deux fils.

— Au fait, Josette, que demandent-elles, ces femmes dont le sort à l'heur de vous émouvoir?

— Rien, Madame; elles se voient dans l'obligation de quitter la ferme et vous en font avertir, c'est tout; elles iront à Biarritz ou à Bayonne essayer de gagner leur vie, elles espèrent trouver des ménages à faire en saison; j'ai pensé alors que Marie-Jeanne est fatiguée et qu'on pourrait lui adjoindre comme aide la fille de Harispa qui est robuste et pleine de bonne volonté.

— Prenez aussi la mère, tant qu'à faire, pourquoi vous arrêter en si bon chemin de générosité? Valandré qui se réveille d'un long sommeil peut supporter un service plus conséquent. Autrefois la domesticité était nombreuse, je n'ai jamais su exactement le nombre de serviteurs qui la composaient. Prenez vos protégées, Josette, je souscris de grand cœur à votre demande, parlez de cela à Thomas, à Miren, à Marie-Jeanne.

— C'est déjà fait, Madame, et je vais avec Annie aller chez les Harispa apporter la bonne nouvelle. Vous permettrez bien à ces pauvres femmes de venir vous saluer et vous dire leur reconnaissance.

— Oh! cela, Josette, n'y comptez pas et ne retournez pas les rôles : ces femmes vont travailler chez moi, elles y gagneront leur pain, ce n'est que justice et cela n'implique aucun remerciement. Croyez-moi, petite fille, chacun à sa place.

— J'entends, Madame, le tout est de connaître les devoirs, les obligations à quoi cette place nous incite; le tout c'est, les connaissant, de les remplir, ces devoirs. Mais je vous fatigue, croyez que je le regrette et que je m'en excuse.

Le soir venu, la marquise retint Josette auprès d'elle.

— Je vous ai froissée ce matin, petite fille?

— Froissée! oh non! Madame, peignée, oui!

— Essayez de me comprendre, Josette, pensez au milieu dans lequel je suis née, j'ai grandi, j'ai vécu; vous trouverez dans cette connaissance non pas l'excuse, mais l'explication de mon attitude vis-à-vis d'une classe qui n'existait à nos yeux qu'en raison des services qu'elle rendait, mais dont nous ignorions tout.

— Et vous n'avez pas compris le danger de cette ignorance, la diminution qui ressortait pour vous, les nobles, de votre attitude vis-à-vis de vos gens? Chrétienne, il ne vous est jamais venu à la pensée que votre servante avait une âme sœur de la vôtre? excusez-moi de vous tenir ce langage, moi qui ne suis ici que...

— Arrêtez, Josette, vos paroles, me font du bien; plutôt à Dieu qu'avant vous d'autres m'eussent parlé comme vous venez de le faire! Vous pouvez demain m'amener nos deux nouvelles servantes, et ceci pas uniquement pour vous plaire, chère enfant, mais par conscience d'un devoir dont vous m'avez révélé l'existence. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, n'est-ce pas? Mal agir par ignorance est excusable, mal agir quand *on sait* devient une faute grave que je ne saurais commettre. Cette ferme des Harispa, me disiez-vous, est cultivée par cette famille depuis près de cent ans; en toute équité elle est leur, il me plaît que la fille la reçoive en dot; je verrais, dans l'accomplissement de ce désir que j'exprime, comme une sorte de répa-

ration de la trop grande indifférence des miens et de moi-même vis-à-vis de ces braves gens. Qu'en pensez-vous personnellement, Josette la Sage?

— Vous savez aussi bien que moi ce que je pense de la chose et de vous-même, répondit Josette, très émue.

— Mais enfin, disait le soir à l'office la veuve Harispa, notre dame est une sainte; se peut-il trouver une bonté comparable à la sienne?

Thomas, qui acquiesçait de grand cœur à l'éloge fait de sa maîtresse, ne put s'empêcher de répondre :

— Oui, j'en sais une !

A part lui, il pensait que le changement de l'altière châtelaine était comme tout le bon, le nouveau dans Valandré, dû à cette « pensionnaire » que lui, Thomas, chérissait de toutes les forces de son vieux cœur.

24 décembre.

A Madame Dumesnil,

« Il m'est bien difficile, Madame grande amie, de réaliser que c'est ce soir Noël ! Il fait si beau ! l'air est si léger, si pur, et il y a partout tant de fleurs. La crèche qu'Aunnie et moi venons d'aider à édifier à Hasparren est en ce sens très loin de la tradition, car l'Enfant-Dieu y

repose sur des fleurs; pour notre part, nous avons apporté des camélias, des mimosas et des branches de citronnelle au parfum si particulier. Nous avons aussi fleuri le pavillon, M. Langlade ayant exprimé le désir de passer là l'après-midi du jour de Noël. Chère vieille maison, si vous saviez combien je l'aime ! Dès le premier instant où je la découvris dorée par un rayon de soleil couchant, elle me fut familière, elle évoqua en moi une sensation de déjà vu, je la reconnaissais, elle avait occupé une place dans mes rêves de petite fille imaginative, souvenir qui se précisèrent lorsque je passai son seuil. J'avais vu m'accueillant là un vieillard charmant dans les traits duquel je reconnais aujourd'hui Thomas, mais un Thomas à perruque blanche, en culotte courte, bas de soie, habit vert pomme à basques flottantes; il tient à la main une cage et s'évertue à empêcher de fuir un bel oiseau bleu qui se débat et réussit à venir se percher sur mon épaule, ce que voyant, le Thomas, grand seigneur, esquisse un pas de menuet.

« Ne pensez pas, Madame grande amie, que je perds la tête; vos craintes à ce sujet seraient certes justifiées par mes divagations, elles seraient, elles sont cependant chimériques; non, tout simplement j'aime à n'être auprès de vous qu'une petite fille, qui à l'ordinaire trop sage, trop soucieuse d'éteindre sa jeunesse, d'être impersonnelle, prend sa revanche en étant près

de vous seule aussi déraisonnable que possible.

« Nous préparons nos chaussures; sur la demande de M^{me} de Valandré, Annie et moi avons apporté nos souliers dans la cheminée de sa chambre. Marie-Jeanne, Miren, Kadicha, Marie-Rose et sa mère travaillent depuis deux jours à faire des pains à l'anis dont on remplira les corbeilles. Annie et Renée sont blanches de farine, se faufilant partout où l'on pétrit, où l'on enfourne; je me garde de les empêcher de participer au joyeux remue-ménage, ce sera pour elles plus tard un si joli souvenir. J'ai accepté ma part de travail et je dispose en des paniers des noix, des figues sèches, des pommes reinettes qui sous ma main qui les frotte prennent un éclat surprenant et répandent une odeur si délicate; toutes ces richesses seront distribuées aux fermiers qui, des environs, viennent apporter des présents à la dame de Valandré. Contrairement aux années précédentes où, reçus par Thomas ils s'en allaient sans voir la marquise, cette année ils la verront, elle les recevra elle-même. Je lui sais un gré infini de la fatigue qu'elle s'impose et de l'effort généreux qu'elle fait. Marie-Rose Harispa et le frère de Lucco, qui se fiancent demain, seront les premiers à souhaiter à notre chère marquise joyeux Noël et longue vie! Avec quel cœur je demanderai personnellement à Jésus-enfant de bénir cette âme de bonne volonté. »

27 décembre

A la même,

« Le petit Jésus fut généreux au point de me rendre confuse. Dans mon soulier il a mis un billet ainsi conçu : « Que ce premier Noël passé à Valandré soit suivi de beaucoup d'autres ! » et le billet était épinglé sur un mouchoir de dentelle ancienne beau à miracle. Dans le soulier d'Annie était un bracelet-montre qui l'a ravie. Renée a reçu le poupon au maillot dont elle rêvait d'être la mère. M. Langlade avait apporté pour les deux enfants des livres magnifiques : *Contes de Perrault*, *Contes d'Andersen*. Tous les domestiques ont été comblés et cela avec une délicate connaissance de leurs désirs personnels qui doublait la valeur des cadeaux. Mais comment vous dire, Madame grande amie, ma surprise, ma confusion et, somme toute ma joie, lorsque, en entrant dans la salle de la Maison du Rêve — vous savez que c'est ainsi que j'appelle en mon fort intérieur le pavillon de chasse — je trouvai M. Le Bardle metteur en scène décidément de toutes nos fêtes, occupé à mettre en place un délicieux clavecin dans le petit salon de musique. Vous savez que le pavillon a retrouvé son mobilier et sa décoration primitifs; le clavecin reprenait donc lui aussi sa place; force me fut de l'essayer, un choix de musique ancienne

l'accompagnant je ne pouvais me dérober. Je me promets de faire revêtir aux « infantes » leurs robes de drap d'argent pour danser la pavana et le menuet dans ce décor unique. Dans la salle, la table dressée par les soins de Miren supportait, en plus de l'argenterie, du linge fin, des cristaux et des porcelaines du service de la marquise, une décoration charmante de branches de houx. Un goûter délicat nous fut servi par Thomas qui, rajeuni, allait et venait autour de la table; personne ne voyait, naturellement, son habit vert pomme, sa perruque, ses souliers à boucle, son jabot de dentelle, pas plus qu'on ne voyait l'oiseau bleu battant des ailes dans les girandoles du lustre au-dessus de nos têtes; l'essentiel c'est qu'il était là; sans lui, Annie n'aurait pas eu tant de lumière dans ses grands yeux, Renée un si joli rire et M. Langlade un visage que je voyais pour la première fois. On porta un toast à la marquise et, la nuit venue, on alla chez elle passer la soirée. »

La mort de la marquise. — Nous venons de conduire la chère marquise à sa dernière demeure; je veux essayer de rappeler ici ses derniers moments; je conserverai ce récit pour Annie plus tard.

Il y a exactement cinq jours Thomas s'est approché de moi au moment où je quittais la salle à manger. « Mademoiselle n'est pas frap-

pée, me demanda-t-il, par le changement de M^{me} la marquise? Miren s'inquiète, ce n'est pas que la chère dame soit positivement malade : c'est une lampe qui s'éteint. »

J'ai répondu que je n'avais rien remarqué d'anormal dans l'état habituel de notre chère marquise; mais j'ai ajouté bien vite que je montais à l'instant auprès d'elle pour remplacer Miren et, qu'avertie comme je l'étais, je regarderais mieux afin de nous rassurer tous.

Je montai en effet, et ce fut la révélation brutale, l'évidence indéniable de ce qui survenait si brusquement. Adossée à des coussins, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, mais souriante, la chère dame fixait son regard sur l'horizon, et dans ce regard il y avait ce quelque chose d'indéfinissable qui m'avait bouleversée à mon entrée dans la pièce. Thomas avait défini la chose : la lampe s'éteignait, sans secousses, sans heurts, elle pouvait vaciller et s'éteindre brusquement.

Je sortis pour demander à Thomas de téléphoner à M. Le Bardle de venir à Valandré avec M. le doyen, puis je revins auprès de celle qui allait nous quitter.

Je m'étais agenouillée sur les marches tout contre la tête du lit, j'avais pris entre les miennes la main qui reposait sur le drap, mais la chère mourante la retira pour la poser sur mon front. Sa voix, qui paraissait lointaine déjà, prenait pour me parler des intonations d'une

douceur infinie; elle avait conservé toute sa lucidité, mais elle n'était plus sur la défensive, le masque d'ironie qu'elle s'était plu à tenir sur son vrai visage s'était détaché; elle était ce que j'avais pressenti dès le premier contact avec elle : une âme sensible qui, froissée, blessée par les êtres et par les choses, s'est repliée sur elle-même et ne livre d'elle que des apparences contraires à sa nature; une phrase me revint à la mémoire et j'en sentis toute l'amertume : *Une âme dépouillée de son ciel, un cœur défleuri de ses joies, sans drame, par le simple jeu fatal de la vie et celui surtout maladroitement criminel des êtres les plus chers.*

Les paroles de la marquise allaient me confirmer dans cette appréciation.

— Petite Josette, que c'est peu de chose la vie quand, arrivée où j'en suis, on la voit dans son ensemble. Ce qui domine, c'est la surprise de n'avoir pas su découvrir tant et tant de belles choses, pourtant à portée de ma main, je n'avais qu'à les saisir, je n'ai pas su. On me les a dérobées d'abord et après c'était trop tard. Josette, ma vie a eu un horizon limité à moi, je n'ai contemplé que moi, les autres ne sont entrés en ligne de compte que dans la mesure où ils me servaient, entendez par là dans la mesure où ils participaient au culte qui m'était dû. Des parents aveugles, des amis coupables avaient mis en mon cerveau cette conception fausse que

l'univers commençait à moi et finissait à moi; tous leurs actes, toutes leurs paroles tendaient à affermir en moi cette croyance et je vécus ainsi fermée à tout ce qui n'était pas moi jusqu'à ma vingtième année. Mon mari continua les errements de mes parents, et ma fille elle-même, douce créature, fut élevée dans le culte d'idolâtrie qui m'était rendu; la mort de mon mari, suivie de celle de ma fille, survenue à l'étranger, fut la première brèche par laquelle la rafale entra pour abattre ce mur si jalousement, si pieusement élevé entre la vie et moi par ceux qui avaient cru pouvoir en assurer l'éternelle garde.

« Jamais femme ne fut plus aimée, jamais aussi femme ne fut soudain plus seule. Micheline survint alors dans ma vie; je me suis mise à l'aimer follement, elle fut ma revanche : ainsi que j'avais fait moi-même, elle se laissa aimer, ne parlons pas d'elle ce soir... Il y a des rosiers remontants, mais les cœurs, eux, ne remontent pas. C'est une loi de la nature, on ne la connaît que lorsqu'on est sa victime, elle m'a été dure à subir. J'ai été consolée par Annie et par vous, Josette, toutes deux en rupture avec cette loi; sans vous, l'idole, la petite reine d'antan pouvait finir si tristement sans la chaleur d'une tendresse.

« Josette, comprenez, essayez de comprendre : donner, se donner, donner plus qu'on ne reçoit,

cela seul est la vérité. J'ai tant reçu et je n'ai rien donné, et le jour où j'ai voulu donner enfin, l'être aimé s'est volontairement et par loi de nature détaché de moi,... puis je l'ai perdu...

Mirenchu sanglotait; j'entendis alors l'auto s'arrêter devant le perron, M. Le Bardle ramenait le doyen. A la vue du vieillard franchissant le seuil de la chambre, la chère marquise eut un éclair de malice dans ses yeux déjà noyés d'ombre; sa voix s'éleva, cependant bien timbrée, pour dire :

— Trop tard, mon vieil ami, je viens de me confesser à cette petite fille. Si, comme je le crois, Celui que vous représentez est avec vous, qu'Il me soit tout miséricorde comme je suis, moi, devant Lui pleine de bonne volonté. Miren, dit-elle, va chercher les enfants, nous dirons les prières ensemble.

Puis, s'adressant de nouveau au doyen :

— La vie que je finis entre vos mains, mon ami, me fait l'effet d'un vase vide, je n'ai pas su le remplir, mais je le donne à Dieu tel qu'il est, sa miséricorde fera le nécessaire.

Elle récita à haute voix le *Pater* et la Salutation angélique; elle posa sa main sur la tête de Renée et fit signe à Kadicha de se retirer avec elle. Nous attirant alors, Annie et moi, elle réunit un instant nos mains dans les siennes.

— Mes petites filles, dit-elle, aimez-vous : s'aimer, tout est là.

M. Le Bardle, bouleversé, se tenait près de la porte; le prêtre debout récitait les litanies des Saints, la mourante eut un appel vers lui :

— Laissez donc tous ces braves gens en paix, ils ne me connaissent pas et ils ont des noms barbares; demandez seulement au Maître de me recevoir.

Un sourire à la fois si tendre et si malicieux se joua un moment sur ses lèvres et s'y fixa soudain, tandis qu'une sérénité ineffable transfigurait le visage.

— Qu'elle repose dans la paix du Seigneur ! dit le doyen, tandis qu'Annie et moi baisions les belles mains froides.

Je fis signe à Miren, car c'était bien à elle qu'il appartenait de fermer les yeux de sa maîtresse tant chérie. Thomas intervint, me priant de faire moi-même ce geste de respect et d'affection; je ne me dérobaï pas à ce pieux devoir.

M. Le Bardle était allé téléphoner à Paris. M. Langlade était là dès le lendemain; sa peine était grande; du reste, nous étions tous bouleversés.

A Madame Dumesnil

CHÈRE MADAME GRANDE AMIE,

« Je pense que vous n'avez pas mis en doute, une minute, ma réponse à votre question : « Que comptez-vous faire ? »

« Mais tout simplement continuer à remplir le mieux possible la mission qui m'a été confiée; que j'ai acceptée et à l'accomplissement de laquelle j'apporte désormais non plus un soin consciencieux, mais tout le meilleur de moi-même.

« Puisque M. Langlade vous choisit comme intermédiaire et ceci, en toute franchise, je ne sais pourquoi, alors qu'il lui était si simple et plus facile de s'expliquer avec moi lors de son dernier séjour, soyez bonne et rassurez-le : je ne quitterai pas mon poste.

« Certes, M^{me} de Valandré me manque et je ressens plus que je ne sais le dire le vide que son départ fait dans la maison; non seulement je trouvais auprès d'elle le délassement nécessaire à mes occupations auprès des enfants, mais surtout je trouvais dans son intimité la joie délicate d'un échange de vues, d'une communion de pensées qui m'était bien précieuse.

« La solitude de l'âme, celle du cœur, m'apparaît plus lourde à supporter que celle que vous redoutez pour moi, je la comblerai en vous écrivant davantage si vous le voulez bien.

« Au point de vue matériel notre vie quotidienne ne peut subir aucun changement du fait de la disparition de M^{me} de Valandré; depuis si longtemps Thomas, Marie-Jeanne, la bonne Mïren, suffisent à faire fonctionner les rouages de la maison. Ce ne sont pas des mer-

cénaïres, encore moins des salariés; ils sont, en vérité, par leurs soins, leur dévouement, leur affection, la famille des enfants. Sur la fin de sa vie, ma chère marquise fit la découverte de ces cœurs simples si totalement attachés à elle.

— Entre eux et moi, me disait-elle un soir, en parlant de ses serviteurs, il y avait un voile qui nous cachait les uns aux autres, il fallait que Josette vînt tout spécialement pour nous révéler les uns aux autres. Jusqu'à vous, petite fille, je tenais ces grands cœurs pour des étrangers ! alors qu'ils étaient auprès de moi mieux qu'une famille.

Elle ajoutait :

— Les liens du sang sont quelquefois lourds aux êtres dissemblables qu'ils tentent de réunir, de rapprocher; on se meurtrit à vouloir les secouer, les désunir; un jour vient où, lassé, on se résigne. C'est encore la meilleure manière pour ne pas sentir une entrave à son pied, une chaîne à son cou, que de ne pas tirer dessus; mais ces êtres qui ne nous tiennent par aucun lien de parenté, que nous voyons surgir à une heure de notre vie, comme ils sont vite reconnus et adoptés; ils nous deviennent alors indispensables, nous ne pouvons concevoir comment, avant que leur chemin croise le nôtre, nous avons pu vivre sans eux !

Et, toujours railleuse, elle concluait :

— Pas plus un aveugle de naissance ne peut se faire une idée de la couleur, pas plus, avant vous, Josette, je ne pouvais concevoir les choses que vous m'avez révélées.

« En cela, je vous prie de croire, chère grande amie, que l'affection de M^{me} de Valandré exagérerait mon mérite; elle était trop bonne pour être indifférente, et son égoïsme, elle devait le rejeter comme un vêtement peu fait à sa mesure le jour où il lui en serait démontré la laideur.

« Mais revenons à nos conclusions qui sont celles-ci : rester à Valandré, sauf décision contraire prise en haut lieu; nous voici au printemps, et le printemps d'ici est plus que merveilleux; j'estime qu'il serait déplacé de transplanter des enfants habitués à vivre au grand air (notez que les infantes sont en passe de devenir sportives) et, bénéficiant d'un climat tel que celui de ce coin privilégié de France, de les transplanter à Paris ! Sous aucun prétexte cela n'est possible, aucune raison ne peut prévaloir quand il est question de santé pour des enfants. Or, cela soit dit en passant et de vous à moi, je suis inquiète ces jours-ci sur l'état nerveux d'Annie. Elle a perdu le sommeil et l'appétit, elle a de soudaines crises de larmes qui me bouleversent. Elle aimait tendrement son aïeule; à cet âge et pour des natures comme la sienne, la mort est incompréhensible; c'est un arrache-

ment, quelque chose qui finit brusquement et dont la fin à leur insu les meurtrit.

« Les enfants vivent au *présent* : hier ne compte pas, ils ne s'en souviennent plus et, demain, ils l'ignorent; tout ce qui heurte, bouleverse, dérange cette conception qu'ils ont de l'heure présente leur est sensible, et comme ils ne sont pas encore équilibrés, leurs sensations, peines ou joies, vont d'emblée aux extrêmes.

« Cet état pour beaucoup est passager, la nature a prévu maternellement ces choses et pourvu l'enfant contre leur retentissement: d'une versatilité surprenante et protectrice, ils passent des larmes au rire si facilement. Il y a malheureusement des exceptions à cette règle bienfaisante; Annie en est une.

« La nuit, quand elle s'éveille en sursaut et que j'accours auprès d'elle, comment pourrais-je jamais traduire l'angoisse, l'épouvante et la tendresse qui jaillissent de ses mots, de son geste qui m'attire à elle et veut me garder !

— Ne partez pas ! ne partez pas ! ne me quittez pas, ... pas vous, pas vous.

« La mort pour elle a pris la forme d'un départ. Or, deux départs ont déjà dans sa si courte vie bouleversé ce petit organisme; il en garde la terreur, et l'appréhension bien légitime d'un autre suffit à l'affoler. Je la rassure, je l'apaise, j'ai transporté son lit près du mien

dans ma chambre et Kadicha a pris dans une chambre au-dessus de nous Renée que les larmes de sa sœur éveillaient la nuit.

« Je crois qu'il sera bon de quitter momentanément Valandré afin que la chère petite fille perde un peu l'acuité de sa peine. M. Le Bardle est de cet avis, il faudrait envisager un séjour à Eskualduna; j'espère que M. Langlade y consentira; veuillez le lui demander. Nous allons faire une promenade dans la campagne jusqu'à la ferme Harispa. Lucco et Marie-Rose, avec une délicatesse de cœur qui les honore, ont décidé d'attendre la fin du deuil de leur bonne Dame pour célébrer leur mariage. Lucco remet la ferme en état; le bonheur de ces jeunes gens doit être là-haut un beau fleuron à la couronne de notre bien-aimée marquise. »

Maladie d'Annie. — Les pressentiments de Josette se sont malheureusement réalisés, l'état de santé d'Annie, d'inquiétant qu'il était, est devenu soudain très grave, très alarmant. Jean Le Bardle, accouru sur un coup de téléphone de Josette, a ramené de Bayonne un médecin spécialiste des maladies d'enfants, qui a diagnostiqué une congestion cérébrale à forme méningée. M. Langlade ne tardera pas à arriver. Toute la maison vit dans l'attente et l'angoisse. Jean Le Bardle s'est installé au château; tous se préparent d'un même cœur à lutter contre le mal

qui terrasse la douce petite fille; chaque heure qui passe, en accroissant le danger couru par la malade, porte à son comble la douleur des assistants impuissants, ils ne le savent que trop, à soulager l'enfant chérie. Josette, nuit et jour, reste au chevet d'Annie qui ne veut qu'elle et n'accepte rien qui ne vienne de sa main. C'est en vain que Miren et Kadicha se proposent pour veiller, Annie dépiste toutes les ruses employées pour se substituer à la présence si chère de Josette; elle a une façon de dire, en fixant la jeune fille de ses grands yeux où la fièvre met un éclat insoutenable : « Vous, rien que vous ! », qu'il est impossible de résister, à cette supplication; et Josette reste, ne sentant pas la fatigue. Pierre et Jean se préoccupent, puis s'alarment de cet état de choses, ils n'osent intervenir; ils savent bien que rien n'arrachera Josette au chevet d'Annie.

Sept jours se passent, la maladie a atteint son point culminant... et enfin elle cède; on peut respirer, le cauchemar est fini. Josette le sait, elle regarde avec des yeux embués de larmes le petit visage amaigri mais détendu qui repose sur les oreillers; un souffle régulier sort des lèvres entr'ouvertes; le docteur a dit : elle dort ! Il fait à peine jour, ... on entend devant le porron la mise en marche de l'auto qui emporte le docteur rassuré. Josette toute habillée s'est jetée sur son lit, tellement rapproché de celui

d'Annie qu'il suffit qu'elle étende la main pour toucher celle de la petite fille et, terrassée par la fatigue, délivrée de l'obsession qui la tenailait, elle sombre dans le sommeil.

Pierre est entré, remontant de la cour où il vient d'accompagner le médecin; il s'arrête à la vue de ces deux êtres dont l'un lui est si cher; doucement il ouvre la porte de sa chambre, revient, apportant une courte-pointe dont il recouvre Josette avec d'infinies précautions; un moment, il s'attarde à contempler le délicat visage si pâle; il remarque les veines bleues des tempes, le cerne sous les yeux, le pli de la bouche enfantine, tout ce qui trahit et révèle l'épuisant et presque surhumain effort; une des mains de la dormeuse repose le long du corps sur la petite jupe bleue, Pierre avec attendrissement la baise, puis il se retire sans refermer la porte et va tout contre la fenêtre de sa chambre, debout face à la Rhune, regarder le jour qui se lève.

C'est l'aube ! C'est un jour tout neuf qu'on pourra vivre dans l'allégresse. Se peut-il, enfin, mon Dieu, que sans se briser un pauvre cœur humain puisse contenir tant de joie, tant d'espérance et que, pour qu'il batte d'un rythme plus accéléré, il suffise de regarder auprès de l'enfant de sa chair, cette autre enfant endormie?...

— Papa, je veux vous dire un secret !

C'est Renée qui parle; elle vient d'entrer dans la chambre, et, comme tous les matins, elle questionne :

— Annie est là?

D'un geste Pierre lui indique les deux dormeuses, alors elle vient se blottir entre les bras qu'on lui tend et répète sa phrase :

— Je veux vous dire un secret...

— Un secret? Parle doucement, ma chérie. La petite reprend :

— Voilà, si vous voulez prendre une autre maman, pour vous, gardez-la à Paris, nous, ici, on a Josette, vous comprenez?

— Une autre maman? questionne Pierre, troublé, pourquoi dis-tu cela?

— Parce que Miren disait hier au soir à Kadicha — elles croyaient que je dormais, mais j'ai tout entendu — Miren disait : « Il faut pourtant penser que notre monsieur Pierre est jeune, il pensera à donner une autre maman à nos petites. Alors... »

— Alors, quoi, chérie? Parle.

— Mais je vous l'ai dit, papa, cette maman, gardez-la pour vous, à Paris, on n'en veut pas ici, on a Josette.

« On a Josette... » Un rayon de soleil vient, curieux, glisser jusqu'au lit sur lequel, alanguie, dans une pose abandonnée, continue à dormir cette Josette dont l'image suffit à remplir deux

cœurs d'enfants : rien que ces cœurs-là ? Pierre voudrait répondre et la voix obstinée de la toute petite reedit, inconsciente du trouble qu'elle fait naître : « On a Josette, nous, on a Josette. »

Comme elle est blonde, Renée ! comme elle ressemble à Micheline ! Ce sont ses yeux, sa petite bouche si semblable à l'autre bouche dans ce mouvement de bouderie puéril. Micheline ! le passé, à peine quelques années de bonheur. Des oiseaux s'égosillent dans les arbustes du jardin, des fleurs s'ouvrent, un avion passe tout là-haut, blanc sur l'azur. « Micheline ! », dit le cœur de Pierre, et une voix, pas celle de Renée, une autre, du plus profond de la jeunesse réveillée de Pierre, répond : « Josette ! ». Un autre nom ne vient pas sur ses lèvres : il n'avait jamais été dans son cœur.

Pierre sonne et Miren se présente.

— Miren, dit Pierre à voix basse, ne quittez pas cette chambre, voyez, M^{lle} Peyrat se repose enfin, et notre Annie est sauvée ; je conduis Renée à Kadicha, puis je monte à cheval avec M. Le Bardle ; et il ajoute en matière d'excuse : vous comprenez, ma bonne Miren, c'est beaucoup d'émotions, j'ai besoin de respirer.

Miren répond en tirant son chapelet de la poche de son tablier :

— Ah ! je vous comprends, monsieur Pierre ! Allez, je ne quitte pas nos trésors.

Jean, à la vue de Pierre, comprend que son ami est bouleversé, mais il ne questionne pas; ils montent tous deux les chevaux que Thomas et Lucco tiennent prêts devant le perron.

— Où allons-nous? s'enquiert cependant Le Bardle.

— Devant nous! dans les bois, à la Maison du Rêve, si tu veux.

— La Maison du Rêve? tu désignes ainsi le pavillon de chasse, je suppose...

Pierre est déjà parti. Thomas fait un signe de la main; dans la chambre d'Annie et de Josette, Miren égrène son rosaire.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque Josette se réveille; d'abord elle n'a pas conscience de la réalité, puis elle se souvient, regarde Annie qui repose toujours, sourit à Miren et, s'étonnant de se trouver si chaudement enveloppée dans la douce couverture, elle la repousse et se lève en disant :

— Merci, Miren, vous êtes bonne de m'avoir ainsi gâtée, la chaleur de cette couverture m'a aidée, je crois, à mieux dormir!

— Ma chère petite demoiselle, répond Miren, ce n'est pas moi qui ai apporté la couverture, je n'ai fait que veiller sur vous deux en remerciant le Seigneur qui a sauvé notre ange.

— Comment ai-je pu dormir aussi profondément? murmura Josette.

— Vous étiez si fatiguée, ma pauvre demoiselle, cela n'a rien de surprenant; nous nous demandions tous par quel miracle vous étiez debout.

Josette, souriante, insiste :

— Oui, mais ce miracle-là n'explique pas celui de la couverture?

« Kadicha !... ou M. Pierre !... »

Josette devient toute rose et se penche hâtivement vers Annie qui ouvre les yeux.

Il était bien près de onze heures lorsque les cavaliers revinrent de leur randonnée; Thomas les avertit tout de suite qu'Annie réclame son papa.

— Je t'accompagne, si tu le permets, dit Jean; voir Annie hors de danger est un spectacle que tu ne peux pas me refuser.

Et les deux jeunes hommes se rendirent auprès de la petite fille qui, trop faible encore pour parler, se contenta de leur sourire.

Josette, reposée, toute fraîche dans sa blouse blanche, se tenait assise auprès du lit de l'enfant; elle tendit la première la main à M. Langlade qui, la conservant un moment dans les siennes, essaya de vaincre son émotion pour dire à la jeune fille :

— Le papa d'Annie ne trouve pas de mots, Mademoiselle, pour vous exprimer toute sa gratitude, vous avez été...

Le Bardle, en sourdine, coupa la parole à son ami.

— Tais-toi, tu fatigues ta fille, et puis a-t-on idée de remercier les gens d'être ce qu'ils sont. Nous avons tous été admirables, n'est-ce pas, mademoiselle Peyrat?

— Oh ! vous, répliqua Josette franchement riieuse, vous, l'agent de liaison, on sait que vous ne brillez pas par la modestie; avouez que vous aimez mieux être à ce matin si rassurant qu'à ces derniers jours !

— Ce que j'aime, ce que nous aimons, répondit Jean, c'est de vous voir sourire, c'est de penser qu'Annie est hors de danger et que dans un mois elle sera sur pied.

— Dieu vous entende ! dit Josette en se penchant vers l'enfant, qui venait de rouvrir les yeux.

Pierre restait silencieux, son regard fixé sur les deux têtes rapprochées.

Et la convalescence est venue; par une attention délicate de Pierre rentré forcément à Paris et dans le but de procurer à Josette un repos bien nécessaire, Amélie Peyrat est installée auprès de sa sœur. Toute la petite colonie, les fêtes de Pâques passées, quitte Valandré pour Hosségor, où l'air des pins facilite le rétablissement d'Annie.

Le divin printemps enveloppe, berce, enchante les êtres et les choses. Josette, dont le cœur est plus que jamais resté à Valandré, y rejoint à toute heure, par la pensée, le doux fantôme de son amie, la marquise; sur sa prière, Miren, la silencieuse, monte dans les pièces jamais fermées la garde du souvenir.

Les vacances sont terminées, et, sur la demande expresse de Pierre, que son mandat retient loin de ses enfants, Amélie prolonge son séjour. Josette, qui ne peut se passer de correspondante, envoie à M^{me} Dumesnil des lettres dans lesquelles, à son insu, elle se livre toute, donnant ainsi le meilleur et le plus secret d'elle-même.

Les fleurs après les bourgeons. — Me voici toute troublée, le courrier de ce matin en est cause; le courrier et une conversation entre Amélie, M. Le Bardle et moi après le dîner d'hier au soir. Il était question de l'avenir. Pourquoi prévoir des choses qui n'arriveront peut-être jamais! Tout le bénéfice qu'on retire de ces «imagination», c'est de souffrir par anticipation, et cela d'autant plus que nous sommes privés au moment présent de ces grâces spéciales qui accompagnent toujours l'épreuve; je trouve cela tellement inutile, et je dis plus: coupable, car nous nous substituons à la Providence, et c'est mal. Que ne vivons-nous comme

Renée dont l'horizon ne dépasse pas l'heure de jeu?... Après, demain, sont mots vides de sens pour elle.

Or, je me sens assez semblable à cette toute petite; demain m'apparaît toujours tellement loin. Bref, il ressort de notre conversation que j'ai tort, du moins Amélie et M. Le Bardle s'emploient à me le persuader; je dois penser à l'avenir, un avenir dont un mien cousin — très éloigné, je pense, puisque son nom n'éveille aucun souvenir en ma mémoire — propose de se charger et d'en faire un rêve de bonheur.

J'aime mes rêves personnels aussi fous qu'ils soient, je ne goûte que médiocrement ceux d'autrui et surtout il me déplaît d'en faire les frais. Maman, avec toute la tendresse dont elle est capable, souligne dans sa lettre les avantages de l'union projetée entre ma famille et celle de nos parents; cette lettre et les suppositions de M. Le Bardle me gâtent ma belle journée de juin, la plus radieuse qui se puisse vivre.

Je vous entends, chère amie, vous me demandez ce que suppose M. Le Bardle qui puisse me troubler. Simplement ceci : c'est que M. Langlade a le projet de résilier son mandat, d'abandonner la politique pour se consacrer à la mise en valeur de ses propriétés d'ici; le député deviendrait gentilhomme-campagnard. Je trouve

personnellement que c'est une très bonne idée; je n'aperçois pas comment elle peut être inquiétante pour mon avenir et en quoi surtout elle doit m'inciter à considérer d'un œil favorable les intentions d'un monsieur cousin ou non qui m'est aussi inconnu qu'un habitant de Mars.

— Sais-tu à quoi je pense pendant que tu me parles? ai-je demandé à Amélie.

— Non, m'a-t-elle répondu en toute franchise, non, car avec toi, Josette, on ne peut jamais savoir.

Et M. Le Bardle d'ajouter :

— Surtout lorsque M^{lle} Quand-même se mêle de la partie.

J'ai bien voulu m'expliquer :

— Connaissez-vous, ai-je demandé, le bonhomme en bois que Lucco a dressé au potager pour protéger les petits pois et autres semailles contre les oiseaux amateurs également de nos cerises?

L'image imprévue, et soudain surgissant devant mes yeux, du cousin-protecteur se confond dans ma pensée avec l'épouvantail de Lucco! De loin et durant quelques secondes, les pierrots effrontés s'arrêtent, méditatifs, sur quelque branche d'arbre, sur la crête d'un mur : Ouais! qu'est-ceci? est-ce un piège? est-ce danger? et on hésite, puis on fait trois petits tours d'une aile rapide, une pirouette et on s'écrie au

nez du bonhomme: « Ce n'est que ça ! », et on se remet à table, picorant la graine friande en se grisant de fruits mûrs. Quand-même, elle aussi, se rit de l'épouvantail, quel qu'il soit et en fin de compte vous verrez que c'est elle qui aura raison de ne pas s'effrayer.

Et sur cette affirmation je m'enquiers du programme des promenades de la journée, car il faut vous dire, chère Madame amie, que M. Le Bardle est occupé à faire les honneurs du pays basque à notre Parisienne en compagnie de Renée; alors qu'Annie et moi restons sagement à Valandré, il parcourt monts, cols, vallées et plaines de Navarre, du Béarn et même d'Espagne. Chaque soir nous ramène une Amélie plus radieuse, plus enthousiasmée, une Renée somnolente, mais ravie, et un guide de plus en plus convaincu qu'il n'est qu'un pays au monde : les Pyrénées basses ou hautes.

Pendant ce temps, Annie et moi jouons à la fermière, à la bergère, et nous faisons pour le régal des nomades de beaux et bons fromages du lait de nos brebis.

Elles font des fromages

Et ronds, et ronds...

Ces fromages-là font la joie de ma chère petite

filles. Nous avons deux couvées écloses d'hier : une famille imposante par le nombre, de lapins angoras ou russes, je ne sais pas au juste, mais de noble race, à coup sûr, et cela nous occupe, je vous prie de le croire.

— Pierre, dit M^{me} Dumesnil, achevant la lecture de la charmante lettre, êtes-vous disposé à céder la place à l'épouvantail ?

Mais Pierre ne répond pas ; il reste la tête entre ses mains, obsédé par une pensée fixe : savoir, arriver à lire dans le cœur de Josette.

Indulgente et très compréhensive, sûre de servir la cause de cet amour qui s'ignore ou se cache, M^{me} Dumesnil prend dans son bureau les dernières lettres de Josette.

— Si ceci ne vous éclaire pas, dit-elle, vous êtes volontairement aveugle !

Elle lit :

MADAME AMIE,

Les samedis sont des jours célestes, les autres jours de la semaine en préparent la fête unique. Les enfants et moi, dès le lundi, tournons nos regards vers cette joie, et nous efforçons de la mériter...

Dire qu'il y a des êtres qui taxent la vie de stupide et prétendent qu'elle est vide ! Ils n'attendent donc rien d'elle ? Moi, j'ai toujours attendu quelque chose de bon, de beau qui surviendra dans ma vie à moi et y apportera la plénitude du bonheur.

Je suis ainsi avant tout : un être de foi, j'ai besoin de croire. Au fond, si on y regarde de bien près, ce besoin est un aveu de faiblesse, c'est l'aveu d'une crainte qu'on tente d'apaiser ; croire en quelqu'un c'est avoir confiance en lui, c'est escompter l'appui qu'on en recevra en une heure critique de son existence, c'est goûter par avance cette chose exquise : la sécurité qui nous est donnée non seulement par la certitude de l'existence de l'être aimé secourable, mais par-dessus tout par la connaissance que nous avons de sa prédilection pour nous.

Je crois au bonheur ! et que si vous me demandiez, Madame amie, comment j'entends ce bonheur, je vous répondrais ceci :

Le Bonheur ne consiste pas pour moi dans la richesse, ni dans la possibilité de satisfaire mes désirs, je ne compte que sur un effort personnel pour en arriver à cela ; et mes désirs se bornent à donner aux miens plus que le nécessaire, le superflu, quelquefois plus utile et plus désiré. Mon bonheur personnel, je le place dans l'union totale de mon cœur, de mon âme avec un autre cœur, une autre âme ayant les mêmes espérances, les mêmes croyances, le même idéal. Il y a des moments où ce bonheur je le sens tout proche de moi ; le bel oiseau bleu de la vieille Maison du Rêve, je l'entends par les soirs de cet été merveilleux battre des ailes contre ma fenêtre.

Nous préparons le week-end proche, nous parons la chère maison des Bois, Annie et moi consacrons la journée à nos préparatifs ; plus que jamais la chère petite fille et moi aimons cette maison et avons l'impression que là nous sommes plus par-

ticulièrement chez nous. « — Papa aussi, me dit Annie, se préfère ici, surtout depuis que vous avez arrangé les choses à votre goût. » Je vous quitte, Madame amie, il y a tant à faire pour que demain soit ce que nous rêvons qu'il soit. Amélie, Renée et Jean Le Bardle sont allés à Fontarabie, je me demande où ils pourront bien aller la semaine prochaine, j'aime ce pays basque, il m'a faite captive de son harmonie, de sa couleur, de sa paix... je l'aime; et quelque chose le chante en moi. C'est comme un carillon joyeux qui sonne dans mon cœur, devant quelque grande fête... celle de mes vingt ans peut-être devant tant de fleurs ouvertes.

— Et vous voulez faire cesser la claire chanson? Ce que vous me demandez de faire, n'est-ce pas un jeu cruel?

— Je veux savoir, s'entêta Pierre, le cri de sa souffrance m'éclairera mieux que le chant de sa jeunesse.

— Encore un mot, Pierre, est-ce raisonnable?

— Mon amie, il ne peut être question de raison quand le cœur est devenu le maître; j'aime Josette de toutes mes forces, je veux savoir...

— Si elle vous aime,... et pour cela vous allez la faire pleurer. C'est bien, prenez l'écouteur, je demande Bayonne.

— Allô ! Valandré ? Bonjour, Thomas — parfaitement... — merci, demandez M^{lle} Peyrat, je vous prie... Allo !... Josette?... il ne se passe rien d'extraordinaire, ma petite fille,... je vous téléphone pour vous dire de ne pas attendre

M. Langlade demain, il ne peut pas venir...

Un ah ! douloureux et surpris parvint par l'écouteur aux oreilles de Pierre; la voix toute changée dit :

— Les enfants, Annie surtout, vont avoir bien de la peine, mais ce n'est qu'une semaine à passer.

— Mais, Josette,... pas une semaine,... des mois... Comment, vous ne saviez pas? (silence). M. Langlade ne vous a pas parlé de ce voyage?... (silence). Allô ! Josette,... vous ne saviez pas que M. Langlade part pour New-York?

Un cri...

— C'est impossible, Madame; ce départ ne peut pas avoir lieu... Oh ! Madame, vous ne pouvez pas savoir,... vous ne pouvez pas comprendre ! Qu'allons-nous devenir ici sans lui?...

L'écouteur tremble dans la main de Pierre, tandis que la voix plus brisée reprend :

— Annie va retomber malade, et moi?...

— Et vous, Josette?

— Pourquoi le cacher, Madame, je serai très malheureuse,... cette maison vide,... cette solitude...

— Josette, je ne vous reconnais plus. Que faites-vous de Quand-même dans cette circonstance?

— Quand-même n'était qu'une petite fille, elle ne savait pas.

— Ne la faites plus souffrir, soufflez la voix de Pierre, elle pleure !... je sais, ... je ...

La voix reprend, ardente, suppliante :

— Mais il ne peut partir ainsi, sans embrasser ses enfants !

— Certainement, Josette, il y aura une visite d'adieux; il y a tant de choses à prévoir, des arrangements à prendre; ainsi, vous, Josette, allez-vous rester à Valandré dans ces conditions ?

— Quitter mes chéries alors qu'elles n'auront plus que moi; il faudra qu'on me mette à la porte. Ah ! je crois tout possible, maintenant, je sens bien, allez, Madame, que vous ne me dites pas toute la vérité, ce voyage cache autre chose. Pardonnez-moi, j'ai trop de chagrin; venez ! je vous dirai, ... vous comprendrez...

— Laissez ! laissez ! interrompt Pierre, bouleversé, je veux lui parler.

Mais déjà M^{me} Dumesnil disait :

— C'est cela, Josette, je viens ! courage ! je serai auprès de vous demain matin; venez me chercher à Bayonne.

— Vous êtes bonne, merci; dites bien à M. Langlade qu'Annie est encore bien fragile; s'il pouvait... remettre son voyage...

M^{me} Dumesnil avait raccroché l'appareil et Pierre était déjà parti pour la gare d'Orsay, d'où il téléphona une heure après.

Josette, là-bas, appelant Quand-même à la

rescousse, souriait aux récits de la randonnée en Espagne; perdus en leur mutuelle contemplation, Amélie et Jean ne voyaient pas le visage pâli, la détresse qui montait dans les beaux yeux clairs. Seule Annie, aimante et douce petite âme, devina peut-être la cause de la souffrance de Josette; elle ne tenta rien pour la soulager, se contentant de dire, lorsque l'heure du coucher fut arrivée :

— Je n'ai pas sommeil, je ne suis pas fatiguée, laissez-moi rester auprès de vous, nous parlerons de bonne-maman !... et aussi de papa, vous le voulez bien ?

La petite consolatrice repose; Josette, elle, ne songe pas à dormir; on frappe à la porte, et Amélie entre.

— Pas encore couchée, ma Josette, sais-tu qu'il est onze heures ?

Ne recevant pas de réponse, elle s'approche et entoure tendrement les épaules de Josette.

— Chérie, pourquoi t'alarmer à ce point, tout s'arrangera; Jean dit lui aussi que ce mariage est impossible, que Pierre se ressaisira.

— Tu ne connais pas miss Legol, et, à la pensée de voir Annie livrée à cette femme, je perds pied. Mais pour que M. Le Bardle soit au courant, il y a donc déjà des certitudes ?

— Aucune, chérie; je montais précisément pour te dire que Jean...

— Jean ? qui Jean ? interroge Josette, frappée

pour la première fois par cette appellation familière.

— M. Le Bardle, rectifie Amélie, toute rose d'émoi; mais Josette ne comprit pas, et Amélie reprit :

— Je disais donc que M. Le Bardle a reçu ce soir une communication de Paris; il vient à son tour de me téléphoner pour t'avertir de ne pas aller toi-même à Bayonne au-devant de M^{me} Dumesnil, car il est obligé pour affaires d'être à Bayonne demain matin. Regarde-moi, petite sœur, aie confiance. Veux-tu que je dorme auprès de toi? On se racontera... des choses,... de si belles choses, comme autrefois dans le bon vieux lit de chez grand'mère. Tu t'en souviens, dis : l'âne du meunier, les moutons de la bergère et les ailes du moulin, que c'était gai, tout cela, sur nos rideaux, le matin, au soleil levant !

Josette ne put réprimer un sourire.

— Et le berger, dit-elle, avec sa flûte et la petite chaumière cachée sous les arbres, au bord du ruisseau. Ah ! qu'on était heureuses, Mémie, en ce temps-là ! mais voilà, on ne le savait pas.

— Quel gros soupir ! chérie, crois-tu qu'on se rende compte souvent de son bonheur ? crois-tu qu'on l'entende frapper à la porte ? Mais je me salue finir ma lettre commencée pour maman ; veux-tu y ajouter un mot ?

— Non, pas ce soir, embrasse-la, dis-lui que je l'aime, notre maman ! Comprends-tu comme il faut plaindre celles qui n'ont pas dans leur vie cette douceur, cette lumière, ce refuge !

— Courage, ma Josette, je ne te laisserai pas seule dans ce noir, attends-moi et sois bien sage : il y a quelqu'un là-haut qui pense à toi, je reviens.

La vieille maison livre son secret. — M^{me} Dumesnil et Josette ont gagné par les bois le pavillon de chasse. Assise auprès de sa grande amie, mise en confiance par l'affectueuse sollicitude qui lui est témoignée, Josette essaie d'expliquer le désarroi où la jette la nouvelle du voyage de Pierre. Avec beaucoup de crânerie, elle dit :

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, moi, je ne suis pas en jeu, moi, je ne compte pas ; je chercherai une situation, une autre place, si besoin en est, ce que je ne crois pas, puisque papa, grâce aux relations et à l'appui de M. Langlade, a pu être agréé comme ingénieur-conseil chez P..., ce qui assure largement son existence et celle de maman ; libérée de cette douce charge, je peux donc songer à mon agrégation, la suprême ambition de jadis. Mais c'est pour Annie que je ne puis envisager froidement le mariage en question.

— Quel mariage, Josette ?

— Celui de M. Langlade et de miss Legol.

Cette personne est si peu préparée à la mission qui sera sienne auprès des enfants : c'est une très belle poupée, mais ce n'est pas autre chose.

— Josette, seriez-vous jalouse?

Les grands yeux de Josette s'étonnèrent; à leur surprise succéda de la tristesse, et dans la voix de la jeune fille monta comme un reproche quand elle rectifia.

— Inquiète, oui, déçue, oui; il est toujours pénible de constater, sans pouvoir y remédier, qu'un être que vous estimez, que vous mettez au-dessus du niveau, même d'une élite, fait fausse route et sera l'artisan de son propre malheur. Mais jalouse? Non, je ne crois pas mériter cette accusation.

— Josette, c'est pourtant naturel d'être jaloux quand on aime.

Josette eut un sursaut.

— Croyez-vous? Permettez-moi de vous dire toute ma pensée. Je ne comprends pas le rapport qu'il peut y avoir entre ces deux sentiments : l'amour et la jalousie. Je trouve dans leur association quelque chose qui me choque; à mon sens, l'un ne peut qu'être amoindri, quelquefois totalement supprimé par l'autre. Puisqu'une fois il m'est donné de pouvoir parler selon mon cœur, laissez-moi vous dire comment je conçois l'amour et ce que je pense de la jalousie. Ne vous ai-je pas écrit que la vieille

maison où nous sommes en ce moment, toutes deux, porte aux confidences et que si elle garde un secret elle est propice à l'aveu du secret des autres.

« Quand on quitte la sécurité de l'enfance choyée, de l'adolescence préservée avec amour, lorsque, obéissant à une loi qu'on porte en soi, on s'évade du foyer, on est grisé par le premier contact avec la liberté : l'oiseau qui, dans son premier vol, prend possession de l'espace, doit participer à cet émoi profond de l'être jeune s'élançant à la conquête de la vie. Pour avancer plus vite, pour mieux courir, il se défait des vêtements qui le gênent : douce protection maternelle, soins éclairés, conseils, tout lui est une charge; il entend être seul et le voici, ainsi qu'il le souhaite, face à la vie, face à l'avenir. L'horizon est lointain; il arrive alors que certains soirs, la solitude, car on est toujours seul jusqu'à la rencontre suprême, la solitude, dis-je, lui est lourde. Si près encore du point de départ, il se retourne et, sans appeler, certes il en aurait garde, il contemple le seuil désert et la porte refermée. Sur son cœur pèse le poids des présences aimées, disparues; il en regrette inconsciemment la protection sûre. Et pourtant, résolu, il reprend sa route.

« Vous imaginez-vous ce que cela doit être lorsque, un jour, perdu dans cette foule anonyme qui le submerge, le coudoie, l'isole et

l'enserre, une voix monte qui dit son nom? Oui, son nom à lui et pas un autre, et que la voix ajoute : « C'est toi que je cherche. » Qu'une main se pose sur son épaule, à la fois caressante et forte, et qu'un aveu suit ce geste : « C'est toi que j'aime. » Songez à cet éblouissement : aimée, je suis aimée, moi ! Si pareille chose m'arrivait un jour, je serais bien près de perdre la tête de stupeur et de joie; et la terre n'aura pas assez de merveilles, de fleurs, de sourires, de chansons, pour célébrer la plénitude de mon bonheur. Mais notez, je vous prie, les sentiments enclos dans cet émoi de l'être : le doute, d'abord, moi aimée, est-ce possible? Puis l'émerveillement et, découlant des deux, le besoin immédiat de rendre en gratitude ce qu'on vient de recevoir en félicité. Vous suivez bien ma pensée? »

— Oui, répond M^{me} Dumesnil, dont les regards ne peuvent se détacher du visage transfiguré de Josette.

— Alors, reprend celle-ci, vous concevez combien l'amour, ébloui par lui-même, humble et se donnant sans réserve, est loin de la jalousie !

« La jalousie trouve sa force dans l'orgueil. Qu'il soit possible à un être de penser ceci : « Moi et rien que moi puis suffire à remplir cette existence; moi et rien que moi donnerai satisfaction à toutes les aspirations de ce cœur, à toutes

les conceptions de cet esprit, parce que cet être m'appartient. » Comme c'est puéril et dérisoire, ce décret de propriété ! Est-ce que ce droit de propriétaire crée ou annule fonctions et qualités de l'être possédé ? Un oiseau chante parce qu'il est oiseau et que le chant est privilège de sa race. Qui peut l'empêcher de chanter ? Et que lui importe l'oiseleur qui l'a fait captif ! Un cœur bat, un cœur aime, quelle est la volonté qui se dressera pour diriger, modérer, ou intensifier ses battements au bénéfice ou au détriment de qui que soit.

« L'amour fait passer avant son bonheur personnel celui de l'être aimé et l'accepte tel que celui-ci le conçoit, fût-il en dehors de lui-même.

« La jalousie ramène tout à celui dont elle intoxique l'être moral ; car la jalousie est une lèpre morale aussi répugnante, aussi dévorante que l'autre, celle qui anéantit la beauté, détruit l'harmonie d'un corps ; à l'instar de ce fléau, la jalousie dénature et défigure l'âme. D'un honnête homme elle fait un espion, un cambrioleur, et pis quelquefois : un bourreau. »

— Josette, pour parler ainsi, il faut de l'expérience.

— J'ai celle d'un être bien cher, une sœur aînée dont la courte vie fut un supplice ; depuis le jour de son mariage à celui de sa mort, elle ne connut que des larmes. J'étais bien jeune

quand elle nous fut enlevée, mais je fus surtout frappée de l'entendre bénir le mal qui la libérait ! Pourtant, son mari l'aimait, paraît-il. Comment peut-on, une minute, allier ces deux sentiments ? l'un exaltant le don de soi, total, jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'abnégation joyeuse, et l'autre, faisant primer, par-dessus tout, le droit de propriété, allant jusqu'à s'arroger celui de vie ou de mort sur un être, pour peu qu'en dehors de soi, ou en marge de soi, il veuille regarder autour de lui et sourire à ce qu'il voit ! Oh ! je sais, grande amie, vous pensez : « Quelle étrange jeune fille ! Ces jeunes sont, en vérité, déconcertants ! » Mais non, nous savons tout simplement regarder la vie, les êtres et les choses en face, ne redoutant rien de ce qu'ils peuvent nous apporter, et de la connaissance que nous en avons nous tirons nos forces de résistance. Pourtant, vous le voyez, nos réactions sont semblables à celles de nos aînés, et nos défaillances devant les réalités prévues mais redoutées existent, j'en suis une preuve : je me suis affolée devant la menace que fait peser sur Annie l'union désassortie de son père et d'une... étrangère, au sens le plus exact du mot.

— Affolée pour Annie seulement ? Josette, ayez donc confiance jusqu'au bout : vous aimez Pierre ?

— Madame, dit Josette, levant sur son interlocutrice des yeux embués de larmes mais éclai-

rés d'un rayonnement intérieur, si aimer c'est penser à quelqu'un nuit et jour, ne rien faire sans l'associer à tous les actes de sa vie, rapporter tout à lui, n'avoir qu'un désir : son bonheur; qu'un but : lui faire de la joie, s'endormir avec son nom sur les lèvres, s'éveiller en remerciant le Ciel de vous donner un jour nouveau où il sera possible, peut-être, de le voir et en tout cas de rêver à lui,... si c'est cela aimer, oui, j'aime.

Une porte s'est ouverte, et Pierre, très ému, s'avance.

— Josette, c'est vous que je cherche.

Il fait un pas et met sa main sur l'épaule de la jeune fille.

— Josette, c'est vous que j'aime.

Et Josette qui s'est levée, frémissante; Josette, défaillante devant le bonheur, se laisse emprisonner dans les bras de Pierre en s'écriant :

— Que c'est mal !

— Quoi donc, mon aimée? De vous avouer mon amour?

— Oh ! non, d'avoir écouté. Le reste, c'est trop beau !

— Demandez à celle qui nous arrive en courant ce qu'elle en pense. Notre Annie, Josette, nous lui devons tant, gardez-la.

Et Annie se blottit dans les bras de Josette...

lorsque celle-ci s'écrie : le rêve ! le rêve qui continue ! voici Thomas ; mais qu'a-t-il fait de la cage et du bel oiseau ?

Thomas, en effet, franchissait le seuil, il tenait à la main un tout petit écrin.

— Je prie, Monsieur, de m'excuser, dit-il en s'adressant à Pierre Langlade, Monsieur s'est certainement nanti du nécessaire, je réclame pourtant la priorité au nom de feu M^{me} la Marquise.

Et comme on s'étonnait autour de lui, le bon vieillard expliqua :

— Un soir de l'hiver dernier, M^{lle} Peyrat et M. Pierre ayant souhaité la bonne nuit à Madame, celle-ci me fit appeler.

« — Thomas, me dit-elle, ou je ne m'y connais plus aux choses de ce monde, ou ces deux enfants-là sont créés l'un pour l'autre ; je ne pouvais désirer mieux que la petite fée pour remplacer ma propre fille. Comme il se pourrait que je sois absente lorsque ces choses s'accompliront, prends cet écrin et, le jour où tu seras l'heureux témoin de cette union que je bénirai de là-haut, donne cette bague à M. Pierre pour qu'il la passe au doigt de ma petite fille Josette ; c'est ma première bague de jeune femme. Acceptez-la, petite Josette, de la part de celle qui vous a aimée dès que vous lui êtes apparue, mais qui ne voulait pas le laisser voir.

Pierre prit des mains de Thomas l'écrin et

P'ouvrit : sur un lit de velours blanc un saphir entouré de perles jetait un doux rayon bleu, et Josette revit le beau visage auréolé de cheveux blancs, les grands yeux si perspicaces qui l'avaient tant effrayée de prime abord, l'éclair malicieux qui plus tard les faisait si tendres; elle entendit la voix grondeuse et câline qui disait :

« — Allez-vous-en, petit monstre, je vous ai assez vue ce matin. »

Et Josette pleura; mais elle dut vite cacher ses larmes, car un groupe composé d'Amélie, de Jean Le Bardle et de Renée faisait irruption dans la pièce.

Jean s'avança vers la jeune fille.

— Josette, dit-il, vous souvenez-vous du soir où, à Hosségor, je demandai à faire partie du clan Valandré? Je vous fis part d'un épisode de mon enfance; le petit Jean de jadis devenu un homme a timidement répété à la vie la demande d'autrefois, et la supplique a été entendue et il m'a été octroyé une splendide part de bonheur, puisque cette petite main consent à rester dans la mienne; et ce disant, il poussait Amélie dans les bras de Josette.

— Et moi, et moi, je suis leur enfant, s'écria Renée, dites que vous l'avez dit que j'étais le vôtre d'enfant!

— Le leur, la nôtre, l'enfant de tous! répondit Pierre en enlevant de terre le joli bébé, et, le

portant dans les bras de Josette, il questionna :

— Cette maman-là, dis chérie, tu veux que je la garde pour moi à Paris?

Les bras de Renée se nouèrent plus étroitement au cou de Josette.

— Vilain, dit-elle en faisant à son père une moue terrible, elle était à moi, d'abord, et je ne te la donne pas.

Où l'on parle d'avenir. — Dans la cour intérieure de Valandré, Amélie et Jean, Josette et Pierre respirent la fraîcheur du soir; des corbeilles de fleurs monte le parfum des héliotropes surchauffés par le soleil, la nuit qui descend sur eux les baigne de fraîcheur, un rossignol jette ses trilles amoureuses dans la profondeur du parc et, sur le ciel constellé d'étoiles, la Rhune détache sa sombre et imposante silhouette. Pierre suit des yeux le regard de Josette et le voit se fixer sur les fenêtres ouvertes de l'appartement de la marquise; alors il presse doucement la petite main enfermée dans les siennes.

— Pierre, dit Josette, si vous saviez comme elle était bonne et combien je l'aimais! J'ai tellement, ce soir, l'impression de sa présence, elle nous regarde, elle nous sourit; ce cadre unique qui enferme ce soir notre bonheur nous le lui devons, il lui appartient; comprenez-vous mon désir, Pierre, de n'y rien changer.

— Ma Josette, petit cœur adorable tremblant de contrarier même les disparus, soyez sans crainte, nous ne toucherons pas à Valandré.

Et il ajouta timidement :

— Nous avons Eskualduna; l'aimerez-vous, chérie, la maison fleurie, l'étoile que je veux si brillante dans notre ciel?

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas, Pierre?

— J'avais craint qu'un souvenir vous la rende pénible à habiter.

Josette eut un clair sourire.

— Qu'ai-je à craindre d'un souvenir? ce n'est pas un motif parce qu'on a été malade dans une maison pour la détester et l'abandonner. Je ne fais qu'un reproche à Eskualduna : elle est trop grande.

— Pas assez si nous la remplissons de gens heureux : vos parents à demeure, si vous le voulez bien, acceptent d'y prendre leur retraite. Jean et Amélie y auront leur appartement, et nous nous joindrons à eux aux vacances, car notre nid si doux, si cher, sera Valandré que vous avez aimé dès le premier soir.

« Quant à mes projets d'avenir, vous vous doutez, ma bien-aimée, de ce qu'ils sont; j'abandonne la politique pour me consacrer à notre domaine terrien assez grand pour absorber mon activité. J'en ferai un petit royaume dont tous les sujets seront heureux et dont vous serez la reine très aimée. Mais pourquoi souriez-vous? »

— Parce que, répondit Josette, j'étais au courant de ces projets et que, pour ne pas m'en tracasser outre mesure, je les avais, ainsi que d'autres, assimilés au bonhomme du potager.

— Le quoi?

— L'épouvantail pour les moineaux, la terreur de Renée. Mais puisque vous me confirmez ces possibilités, laissez-moi vous dire combien elles me comblent de joie! Nous aurons une école pour les enfants des fermes — Hasparren est si loin pour les petites jambes; — nous aurons un dispensaire et une consultation de nourrissons dont Amélie sera le médecin-chef et moi l'infirmière très docile; Jean et vous ferez à nos jeunes gens des cours du soir sur les questions agricoles; je pense que je pourrai ouvrir un cours ménager.

Un baiser fervent de Pierre vint forcer au silence les lèvres de Josette.

— Oui, oui, tout ce que vous voudrez, mon amour, vous montrerez le chemin, et je le suivrai.

Tout bas, Josette murmura :

— C'est donc encore un enfant de plus à conduire?

Puis les yeux levés vers les fenêtres de l'appartement des fillettes, dont le vent agitait les rideaux de mousseline, elle dit très grave :

— Annie et Renée, plus tard, seront sur la très vieille souche des fleurs nouvelles, des

fleurs meilleures, autrement parfumées, fleurs d'aimante Charité.

Nous leur aurons appris la loi découverte par l'aïeule à sa dernière heure et dictée par elle :

« Donner plus que l'on reçoit,

« Donner sans compter,

« Aimer sans espoir de retour. »

FIN

Madame, Mademoiselle,

**Sans connaître la coupe,
Pour vous habiller vous-mêmes,
Pour habiller vos enfants, vos sœurs**

Utilisez les célèbres

PATRONS-MODÈLES

"AUX TROIS DÉS"

du

Petit Echo de la Mode

**COUPE aisée. - MONTAGE
facile grâce aux croquis
donnés sur chaque pochette**

SUCCÈS CERTAIN



**Demandez prix et renseignements au
PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14^e
ou dans ses SALONS DE VENTE :**

PARIS

1, rue Gazan ;
6, rue de l'Isly ;
1, rue de Sèvres ;
1, rue du Louvre.

NANTES

5, rue d'Orléans.

TOURS

2 bis, rue Colbert.

LYON

4, rue du Président-Carnot,

DIJON

90, rue de la Liberté.

NANCY

30, rue du Pont-Mouja.

MARSEILLE

13, Marché des Capucins.

BORDEAUX

4, rue Michel-Montaigne.

N° 477.



La Collection
'Stella'

PUBLIE

2 volumes par mois

Chaque volume : 2 fr.; franco : 2 fr. 25

Editions du PETIT ECHO DE LA MODE
1, rue Gazan, Paris (XIV°)